BnF Gallica

Mademoiselle Pourquoi, par Mme L. Hameau,...

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BnF Gallica

Hameau, Louise. Mademoiselle Pourquoi, par Mme L. Hameau,.... 1890.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

MADEMOISELLE POURQUOI

PARIS

Émile GUÉRIN Éditeur

A. SOUZE FILS

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

Germaine

125

MADEMOISELLE

POURQUOI

7466-90. — Corbeil. Imprimerie Crété.

seg-602248

MADEMOISELLE

POURQUOI

PAR

Mme L. HAMEAU

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE DIX PLANCHES EN COULEURS

PARIS

LIBRAIRIE DE THÉODORE LEFÈVRE ET Cie

ÉMILE GUÉRIN, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS

R
HAM

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75006

Ex. 1

N° 576

MADEMOISELLE POURQUOI

CHAPITRE PREMIER

Le baptême d'Alice. — Projets d'avenir. — Pourquoi ? Toujours pourquoi ?

La famille Monval était en fête ; quelques jours auparavant, naissait une jolie petite fille, et les cloches de l'église sonnaient à toute volée pour annoncer son baptême. A la porte du lieu saint, une troupe de petits garçons se précipitait en se bousculant sur les poignées de dragées que leur jetaient le parrain et la marraine.

Le soir de ce beau jour, un excellent dîner réunissait les parents, les amis ; chacun fêtait, le verre en main, cet heureux événement.

Les grands-parents surtout étaient dans l'enchantement, car le bébé avait été très sage, et la cérémonie s'était bien passée. Mais voilà-t-il pas qu'au dessert, lorsque bonne-maman veut embrasser sa filleule, elle se met à éternuer; atchi!... atchi!... et cela avec une telle persistance qu'il fallut y renoncer. Le grand-papa s'approche à son tour; les éternuements redoublent. Atchi!... atchi!... C'était désespérant; chacun rit d'abord de cet incident; puis on s'inquiéta; les avis se partagèrent. — C'est un coup d'air, dirent les uns. C'est l'eau du baptême, qui était trop froide, dirent les autres. Enfin on envoya chercher le médecin de la famille qui, après examen, rassura tout le monde. Montrant à Mme Monval la tabatière des grands-parents :

— Voilà, dit-il, la seule cause de ce qui arrive.

Tous deux venaient en effet de prendre une prise de tabac, lorsqu'ils s'étaient penchés vers leur petite-fille pour l'embrasser. A partir de ce jour, ils se promirent bien de renoncer à leur plaisir favori, plutôt que

de causer une souffrance à la chère petite créature.

Les bons vieux tinrent parole, aussi le même désagrément ne se renouvela plus à l'avenir, et l'enfant, toujours très calme, se laissa caresser sans sourciller.

C'était du reste la plus jolie petite fille que l'on pût voir ; sa figure, toujours fraîche et rose, ses yeux bleus, déjà pleins de vivacité ; ses petites mains, toujours en mouvement, appelaient les baisers. Chacun portait envie à la jeune mère, qui ne confiait à personne le soin de veiller sur son cher trésor.

Assise près du joli berceau garni de soie bleue et de mousseline, on voyait Mme Monval pendant de longues heures contempler le sommeil de l'enfant; faisant, comme toutes les mères, les plus beaux projets d'avenir. Voyant la précoce sagesse de la petite, elle se réjouissait à la pensée de faire elle-même son éducation.

— Je veux, disait la maman, lui apprendre à parler, à marcher, et quel bonheur ce sera de voir un jour ma petite Alice trotter

autour de moi !.... Je surveillerai ses jeux, je consolerai ses premiers chagrins.

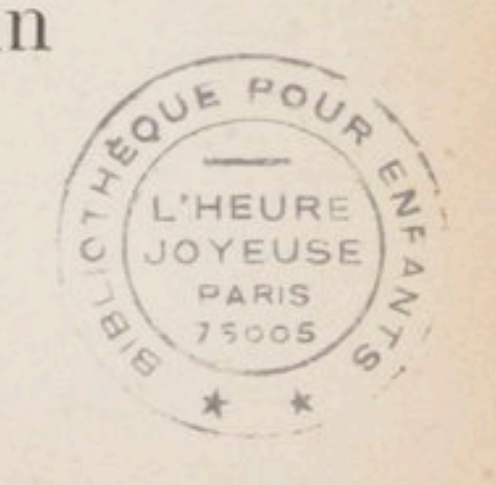
Les vraies mères sont ainsi, elles veulent toutes les peines, afin de récolter un jour toutes les joies. Ces désirs, ces espérances maternelles devaient se réaliser pour Mme Monval. La fillette grandit, prit de la force et courut bientôt dans toute la maison comme un petit poulet.

Quelle fête surtout lorsqu'on partait pour la promenade ! Aux Champs-Élysées, aux Tuileries, les promeneurs et surtout les promeneuses, en passant près de la petite voiture, admiraient le joli bébé ; mais bientôt ces compliments qui flattaient l'orgueil maternel ne suffirent plus à notre fillette. A trois ans, les petites jambes ont besoin de se remuer, de marcher, de courir. Alice voulut jouer avec les autres enfants de son âge ; tous les jouets qu'elle leur vit alors lui firent envie ; la poupée de caoutchouc fut délaissée pour la pelle, le petit seau et le ballon.

Quoi de plus gracieux que la réunion de toutes ces mignonnes créatures ? Dans

nos jardins, dans nos promenades publiques, ce n'est pas le coin le plus bruyant, mais c'est peut-être le plus intéressant ; déjà le caractère, l'intelligence de chacun commencent à se montrer. Tandis que les nourrices causent entre elles, que les mamans lisent ou font du crochet, les bébés, très attentionnés, luttent à qui fera les plus beaux pâtés de sable. Les uns rient, les autres se fâchent ; on tombe, on se relève ; et chaque jour le temps de la promenade se passe de la même façon.

Plus tard, cette innocente occupation ne suffit plus ; les garçons jouent aux chevaux ; clic ! clac ! c'est la ceinture garnie de grelots, le fouet bruyant qu'il leur faut ; les fillettes sautent à la corde ou lancent le ballon. C'est le moment où la surveillance devient plus difficile ; il ne s'agit plus, pour la maman ou pour la bonne, de rester assise. L'enfant peut tomber, salir sa toilette, traverser une pelouse, s'égarer quelquefois dans l'immense jardin. Il y a aussi le danger des bassins, des cours d'eau ; un malheur est si vite arrivé !



Cependant, avec la petite Alice il n'y avait pas trop à craindre ; d'abord, elle ne se mêlait jamais aux jeux sans en demander la permission à sa mère, dont le regard la suivait alors. Le plus souvent, la fillette se contentait d'observer tout ce qui l'entourait ; c'était ensuite des questions sans fin, auxquelles Mme Monval se voyait forcée de répondre.

Un jour que l'on se trouvait près d'un bassin et qu'une foule de petits pierrots venaient manger, autour de la fillette, les miettes de pain qu'elle jetait, tantôt aux oiseaux, tantôt aux poissons :

— Maman, demanda tout à coup Alice, pourquoi les poissons rouges ne viennent-ils pas aussi sauter près de nous, plutôt que de se cacher sous l'eau comme des peureux, lorsqu'on leur jette quelque chose ?

— C'est que l'eau est leur élément, répondit Mme Monval, ils y trouvent leur nourriture ; sur la terre, les poissons ne pourraient pas vivre, étant organisés pour nager, et non pour voler ou marcher, comme les oiseaux.

Bientôt, tout devint pour l'enfant un prétexte à ce mot : Pourquoi? Flattée de ce qu'elle regardait comme une preuve d'intelligence, Mme Monval ne se lassait jamais de répondre aux nombreuses questions de sa fille. Mais les bonnes ont quelquefois moins de patience ; celle d'Alice se fatigua bientôt de ces interminables questions ; un jour, ne sachant plus quelle réponse faire à l'enfant :

— Pourquoi ceci ? pourquoi cela ? dit cette fille, dame ! mamzelle, à propos d'une mouche qui vole ou d'un chat qui trotte vous avez un pourquoi. Savez-vous que c'est gênant, à la fin, d'être curieuse comme ça? Pour mon compte, je ne vous appellerai plus que mademoiselle *Pourquoi*.

Cette fois, l'enfant s'éloigna, la tête basse, et vint conter sa mésaventure à sa maman, qui la consola de son mieux ; mais ce surnom devait rester à la petite Alice.

CHAPITRE II

La première poupée. — Une belle journée.

Alice vient d'atteindre sa sixième année ; c'est une belle fillette, vive, intelligente, un peu espiègle ; son principal défaut est de se montrer assez changeante dans ses goûts. Pour cette raison, peut-être, sa maman ne lui a donné jusque là que des jouets sans importance.

Cependant, l'année précédente, Alice a eu une belle poupée, la première, donnée par sa marraine. Quoique ce cadeau l'eut ravie tout d'abord, elle s'en est lassée comme de toutes choses.

Mme Monval, s'étant aperçue de cet abandon, se promit d'en faire le prétexte d'une leçon comme les mères savent en donner. Ayant ramassé, un jour, dans le coin où

elle gisait, la pauvre poupée abandonnée, la maman d'Alice la fit réparer, habiller richement ; puis elle acheta une jolie bercelonnette, garnie de dentelles et de rubans, et cachant le tout dans une armoire, attendit une occasion, qui ne tarda pas à se présenter.

— Maman, dit un matin notre fillette, si tu savais comme Yvonne a de jolies poupées ; je voudrais bien l'inviter à venir jouer avec moi, mais je n'ose pas.

— Cependant, ce serait très naturel, puisque c'est ta petite amie, observa Mme Monval.

— Oui, mais c'est que moi je n'ai plus une seule poupée à lui montrer.

— Comment, plus une seule?.... et celle que votre marraine vous avait donnée?

— Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

— Petite désordonnée !.... une poupée ne se perd pas ainsi ; vous devez savoir où vous l'avez laissée?

— Dans un coin ; elle était sale, mal habillée, je ne voulais plus la voir... j'ai dit

à ma bonne qu'elle pouvait la jeter aux ordures.

— C'est très vilain ce que vous avez fait là.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une poupée n'est pas un joujou ordinaire ; vous étiez la petite mère de la vôtre. Si les mamans jetaient leurs enfants à la rue, chaque fois qu'ils sont sales, mal peignés, mal habillés, que deviendraient les pauvres petits ?

Alice comprit sa faute, mais il était trop tard. Comment la réparer ? Elle chercha de tous côtés ; la vieille poupée demeurait introuvable. Deux jours plus tard, l'enfant n'y pensait plus, lorsqu'on lui amena sa petite amie pour passer l'après-midi avec elle.

Yvonne était une blondinette à peu près du même âge que Mlle Pourquoi, mais d'un caractère plus tranquille. Elle paraissait surtout aimer beaucoup ses poupées, car même pour aller en visite ou à la promenade, l'enfant consentait avec peine à s'en séparer. Ce jour-là, le sacrifice lui avait

paru encore plus difficile, car Yvonne arrivait chez Mme Monval avec une jolie poupée dont la robe de soie bleue était encore très fraîche. Alice ne put s'empêcher d'en faire la remarque, et de peur que son amie ne demandât à voir les siennes, elle s'empressa de l'entraîner au jardin.

Le temps était magnifique, on courut d'abord à travers les allées, sans but, comme de petits oiseaux échappés ; puis on joua au ballon. C'était le jeu préféré d'Alice ; mais Yvonne, moins habile, le lança à plusieurs reprises dans les carrés de fleurs, ce qui mécontenta le jardinier. A la fin, le bonhomme se lassa de voir massacrer toutes ses plantes, et pria ces demoiselles d'aller jouer plus loin.

Au même instant, Mme Monval appela sa fille ; c'était l'heure du goûter ; le soleil devenait très chaud. Les deux amies se dirigèrent donc vers la salle à manger ; mais, en les voyant accourir ainsi toutes rouges, essoufflées, ayant oublié ou perdu leurs chapeaux de paille en route, la maman se fâcha.

— Je ne veux plus que vous retourniez jouer au jardin, dit-elle.

— Pourquoi ? questionna effrontément notre lutin.

— Pourquoi? vous osez le demander, petite vilaine?

Voyez dans quel état vous vous êtes mise ; et si votre petite amie attrapait du mal ici, j'en serais responsable. Aussitôt que vous aurez goûté, continua Mme Monval, vous viendrez près de moi, au salon.

— Oui, maman, dit faiblement Alice, qui devint soucieuse.

La fillette se disait avec raison :

— Une fois au salon, la question des poupées va revenir, c'est certain ; comment vais-je me tirer de là ?

Une grande surprise attendait mademoiselle Pourquoi.

En rentrant dans cette pièce, la première chose qui frappa ses regards fut la jolie bercelonnette dont nous avons parlé plus haut. Cependant, elle n'osait en approcher. Déjà Yvonne avait repris sa jolie poupée, posée en arrivant sur un fauteuil,

et proposait de jouer à la maman.

— Eh bien ? dit Mme Monval, tu ne réponds pas à ton amie ; ce jeu n'est-il pas de ton goût?

Puis voyant que le silence de l'enfant se prolongeait :

— Voyons, reprit-elle, ce n'est pas poli à la fin, je suis sûre qu'Yvonne ne demandera plus à venir te voir.

Alice, toujours hésitante, s'approchait lentement du petit berceau ; tout à coup elle en souleva le rideau et poussa un cri de joie. Une poupée en riche toilette blanche était couchée sur les coussins. La prenant dans ses bras, la fillette courut la montrer à Yvonne ; puis, l'examinant elle-même avec plus d'attention :

— Mère, demanda-t-elle, est-ce qu'il y a aussi des médecins pour les poupées ?

— A quel propos me fais-tu cette question? dit Mme Monval, je crois que celle-ci a l'air assez bien portante.

— Oui, maintenant... mais je me souviens que Nelly, ma vieille poupée, avait

un bras arraché, une jambe tordue et l'œil droit presque enfoncé.

— Il eût fallu, en effet, un bien habile docteur pour remettre tout cela, fit la maman en souriant. Cependant si tu es sûre de reconnaître cette pauvre Nelly?

— A présent, j'en suis sûre.

— Eh bien, je n'ai qu'une chose à te dire, mon enfant, soigne-la mieux à l'avenir, si tu veux la conserver; car pour les poupées, comme pour les petites filles, le meilleur médecin ne vaut pas les soins, la sollicitude d'une bonne mère.

Comprenant tout ce qu'elle devait à la sienne dans cette circonstance, Alice lui sauta au cou et l'embrassa bien fort, en promettant d'être plus soigneuse. Les deux fillettes jouèrent ensuite à la maman; puis, lorsque les poupées eurent été couchées et promenées tour à tour, on leur fit faire la dînette dans un joli petit service de porcelaine qui, par hasard, se trouvait encore au complet.

Cette belle journée se termina par une promenade aux Tuileries, où l'on entendit

la musique militaire. Il fallut ensuite reconduire Yvonne chez sa maman, où Alice fut invitée à son tour à venir passer toute une après-midi.

CHAPITRE III

Une bonne résolution. — Mlle Caprice.

Un jour, Mme Monval dit à sa fille :

— J'ai accepté pour jeudi l'invitation de Mme Derville ; je te conduirai aussitôt le déjeuner près de ta petite amie, et j'irai te reprendre à l'heure du dîner, mais c'est à une condition.

— Laquelle, petite mère ?

— C'est que jusque là tu seras très sage et ne retomberas plus dans ce vilain désordre, dont je veux arriver à te corriger.

— Oh ! tu verras, petite mère, tu ne trouveras plus un seul jouet à traîner.

Pendant deux jours, Alice parut, en effet, bien décidée à tenir sa bonne résolution, aussi sa mère n'eut pas une réprimande à lui faire. Le troisième, cette grande sagesse commença à lui peser. Se tenir correcte-

ment à table ; faire attention à ne pas tacher sa robe ; attendre pour parler que l'on vous interroge ; enfin ranger ses jouets chaque fois que l'on a fini de s'en servir : tout cela devint trop difficile pour notre espiègle, dont la persévérance n'était pas la qualité dominante.

La fillette était même si capricieuse de sa nature, qu'un soir son père, lassé de lui voir chaque jour un nouveau caprice, lui dit en sortant de table :

— Sais-tu, mon enfant, que si ta bonne ne t'avait déjà nommée mademoiselle Pourquoi, je connais un surnom qui te conviendrait parfaitement.

— Lequel ?

— Tu ne devines pas ?

— Non.

— C'est mademoiselle Caprice.

— Ton père a raison, ajouta la maman d'Alice, et je t'apporterai demain un petit livre où tu pourras lire toi-même, car les caractères en sont assez gros, l'histoire d'une petite fille dont certains travers ont beaucoup de ressemblance avec les tiens.

Mme Monval tint parole. Ainsi que l'eussent fait la plupart de mes petites lectrices, Alice regarda d'abord la couverture dorée de son livre, puis toutes les gravures, l'une après l'autre. Avisant ensuite une marque placée par sa mère vers la fin du volume, elle l'ouvrit à cet endroit. Voici ce qu'elle lut : « Histoire de Mlle Caprice.

« Georgette était une petite fille incorrigible, qui, n'écoutant que sa fantaisie, et ne tenant aucun compte des remontrances maternelles, retombait toujours dans son défaut principal. Plutôt que de donner le bon exemple, elle entraînait même son jeune frère Paul, le mettant de moitié dans ses espiègleries. C'est ainsi qu'un matin, à l'heure du déjeuner, on les vit accourir de l'autre bout du jardin.

« — Hue! la grise! criait Georgette, en poussant devant elle un magnifique chien de montagne, qu'elle avait coiffé d'une capote rose.

« La pauvre bête eût bien voulu se débarrasser de cet ornement; mais c'est en vain qu'elle secouait la tête, Paul, à cheval

sur son dos, la retenait par son collier.

« — Hue !.. en avant !... plus vite !... plus vite !... répétait le petit garçon.

« Les deux enfants firent ainsi leur entrée triomphale dans la salle à manger. Lorsqu'ils en eurent fait le tour, M. Paul, voyant l'effet qu'il produisait, car tout le monde riait, ne voulut plus descendre de cheval. Sa mère eut de la peine à le persuader que le pauvre chien ne pouvait pourtant pas lui servir de siège pendant tout le repas.

« A quelques jours de là, la petite capricieuse, qui ne s'occupait plus que de la basse-cour, était parvenue à apprivoiser plusieurs poules ; elles mangeaient dans sa main et la suivaient partout, comme des petits chiens.

« Tant que cette nouvelle fantaisie se passa dans la cour, dans la cuisine, ou dans les allées du jardin, Georgette ne fut pas réprimandée ; mais bientôt la salle à manger fut envahie. Une après-midi, enfin, que sa mère recevait au salon, Mlle Caprice ne trouva rien de mieux que d'aller au pou-

lailler ; suivie bientôt de tout son bataillon :

« — Entrez, mesdames !... cria-t-elle en ouvrant la porte toute grande.

« Les personnes qui étaient en visite rirent d'abord de cette nouvelle espièglerie, puis on essaya de chasser ces visiteuses inattendues. Ce fut difficile ; les poules, effrayées, sautaient sur les fauteuils, volaient de tous côtés, en faisant un ramage assourdissant. Il fallut leur céder la place ; mais, lorsque tout le monde fut parti, Mlle Caprice fut sérieusement grondée et la servante reçut l'ordre de ne plus la laisser entrer au poulailler.

« Georgette se rejeta alors vers le jardinier. Un matin, comme le père Jérôme plantait les premiers géraniums de la saison, elle obtint qu'il lui en plantât une belle pousse dans un pot rempli de terre de bruyère. Le petit Paul eût bien voulu avoir aussi une fleur à lui.

« — Tu ne saurais pas la soigner, lui dit sa sœur ; et pour le consoler tout à fait, elle lui promit qu'ils seraient de moitié lorsque le géranium aurait des fleurs.

« Mais la pauvre plante ne devait pas pousser tranquille ; vingt fois par jour, les enfants venaient voir si les feuilles grandissaient, ou si les petits boutons roses se montraient. On bêchait, on arrosait, peine inutile ; rien n'apparaissait.

« — Paul, dit un jour Mlle Caprice, je crois que cette eau est trop froide ; le jardinier a dit que pour les géraniums il fallait de la chaleur ; un peu d'eau chaude ne ferait pas mal.

« — Tu as raison, fit le petit garçon, je vais aller en demander à Mariette.

« Quelques minutes plus tard, il apportait en effet un plein bol d'eau chaude, qui fut versée jusqu'à la dernière goutte sur la fleur. Comme, le lendemain, elle baissait la tête :

« — Je vois ce que c'est, fit Georgette d'un air important, la chaleur ne suffit pas, il faut aussi lui donner des forces. Tu vas voir, j'ai une idée.

« Courant vers la salle à manger, la fillette revint bientôt avec un flacon de vin de quinquina.

« — Voici ce qu'il y a de plus fortifiant, le médecin l'a dit l'autre jour à maman, dit-elle en versant le précieux liquide.

« — Oui, mais il a ajouté, observa Paul, qu'il ne fallait pas manquer d'en prendre un petit verre tous les matins.

« — Eh bien, nous recommencerons demain, conclut Georgette.

« Tranquilles désormais sur le sort de leur plante, les deux enfants rentrèrent à la maison. Le lendemain, hélas ! le pauvre géranium, brûlé, desséché, penchait tristement sa tige vers la terre. Cet essai malheureux fit oublier à Mlle Caprice son goût pour le jardinage, mais elle n'était jamais en peine d'espiègleries. Un jour, l'idée lui vint d'un nouveau divertissement. Il y avait encore réception chez ses parents; assise près de la fenêtre de sa chambre, Georgette, plutôt que d'étudier sa leçon, regardait arriver les belles dames dans leurs élégantes toilettes.

« — Sais-tu, dit-elle tout à coup à son frère, pourquoi les petites filles ne mettent pas des crinolines pour faire bouffer

leurs robes ? ce serait bien plus joli.

« — C'est sans doute parce qu'elles sont trop petites, répondit l'enfant.

« — Eh bien, je veux aussi en avoir une, fit l'espiègle, tu vas voir.

« Pliant alors une serviette, elle l'attacha sous sa robe ; puis, ne trouvant pas ce bourrelet suffisant, Georgette assujettit son cerceau, à grand renfort d'épingles, au bord de son jupon. Elle ressemblait ainsi à l'une de ces cloches que l'on met sur les melons pour les faire mûrir. Avisant ensuite un chapeau garni de plumes et un mantelet, oublié par sa mère, notre lutin vint devant l'armoire à glace, et se trouva tellement satisfaite de sa transformation, que l'idée lui vint de descendre au salon dans cet équipage.

« — Et moi? demanda Paul, je voudrais bien avoir l'air d'un beau monsieur ; que faut-il faire pour me déguiser ?

« — Viens dans la chambre de papa, nous trouverons tout ce qu'il nous faut, fit la sœur.

« Bientôt, en effet, affublé d'un habit

dont la queue balayait le tapis, et coiffé d'un chapeau à haute forme, l'enfant n'était plus reconnaissable. Cependant, il manquait encore quelque chose à son déguisement.

« — Viens, dit tout à coup Georgette, et surtout ne bouge pas. Armée d'un petit pinceau trempé dans l'encrier, elle fit à Paul une superbe paire de moustaches.

« — Bravo ! s'écria le petit garçon, je suis un homme maintenant, nous pouvons descendre.

« Quelques instants après, les deux lutins, ouvrant la porte du salon, annonçaient eux-mêmes :

« — M. et Mme Caprice !

« Ce fut d'abord un éclat de rire général ; mais, le soir, au dîner, le frère et la sœur ne riaient plus. Privés de dessert, leur papa les gronda si fort, qu'ils n'eurent pas envie de jouer une autre fois au monsieur et à la dame.

« Quelques semaines plus tard, les parents de Georgette, lassés de ses espièglerie et de sa paresse, la mirent dans un

pensionnat où elle parvint, non sans peine, à se corriger. »

— Que penses-tu de cette histoire? demanda la maman d'Alice, qui rentrait comme la fillette en terminait la lecture.

— Je l'ai trouvée très amusante.

— Sans doute, Mlle Caprice a des idées originales, mais as-tu remarqué la conclusion de tout ceci? C'est la seule raisonnable à mon avis, et je t'engage à la méditer.

Alice ne répondit rien.

Ainsi qu'on va le voir, tous ces avertissements passaient le plus souvent inaperçus.

CHAPITRE IV

Pauvre Trotty. — Les protégés d'Alice.

Un matin, Mme Monval, en descendant de sa chambre, trouva Alice en grande discussion avec sa bonne.

— Je veux mon ballon, criait-elle, vous devez l'avoir vu.

— Je vous assure, mademoiselle, que je ne l'ai pas trouvé.

— Et moi je vous dis que vous l'avez caché exprès pour me faire chercher.

— Alice, dit alors Mme Monval, en se montrant, c'est très mal ce que vous dites là. Croyez-vous donc que Julie soit heureuse de vous contrarier ou de vous faire gronder ?

— Mais, maman, puisque, hier soir encore, j'ai joué avec ce ballon, il ne peut être loin.

— Vous avez joué, ce n'est pas une raison ; si vous n'avez pas pris la peine de le resserrer ensuite, vous ne pouvez vous en prendre à personne.

Après un silence, la maman ajouta :

— Je vois que tu retombes encore dans tes mauvaises habitudes ; prends garde, mon enfant, jeudi approche, et j'ai bien peur que ta petite amie se passe de ta visite.

— Oh ! maman, supplia la fillette, je t'assure que je ne recommencerai plus.

— C'est ce que nous verrons, fit Mme Monval, qui voulait être sévère.

Laissant Alice chercher le jouet égaré, elle se dirigea ensuite vers le jardin. Quelques instants plus tard, les cris désespérés d'un jeune chien attirèrent son attention. Voici ce qui était arrivé :

En tournant dans la cour, la petite fille, qui cherchait son ballon, s'approcha de la niche de Diane, la grosse chienne de garde, et apercevant le petit Trotty, un jeune chien de quelques mois, en train de jouer avec sa balle :

— Ah ! méchante bête ! s'écria-t-elle, attends un peu, je vais te corriger.

Mais l'animal continuait sans s'épouvanter à enfoncer ses petites dents pointues dans le ballon. Prenant alors le pauvre Trotty par la peau du cou, Alice, malgré ses plaintes et ses cris, l'emporta à l'autre bout du jardin, et le déposant au pied d'un gros arbre, se disposa à lui administrer une bonne correction.

Mme Monval, qui arrivait sur ces entrefaites, voyant le petit chien tout penaud, et près de lui, dans l'herbe, le ballon mordillé en plusieurs endroits, comprit l'aventure.

— Comment ? dit-elle, c'est toi qui fais crier ainsi ce pauvre Trotty ? J'ai cru que quelque maladroit lui avait écrasé la patte. Qu'est-ce qu'il a donc fait pour mériter d'être corrigé ?

— Mère, il est cause que, depuis ce matin, je cherche partout mon ballon. Monsieur l'avait emporté dans sa niche ; vois un peu comme il l'a arrangé.

— Eh bien, mon enfant, Trotty est

moins coupable que toi, dit la maman.

— Pourquoi cela? je ne comprends pas.

— C'est bien simple; si ton ballon eût été resserré de suite dans l'armoire, il n'aurait certainement pas pu s'en emparer. Ce petit chien n'a donc fait que profiter de ta négligence, et pour être juste, ce n'est pas lui qu'il faudrait corriger.

Ce raisonnement était facile à saisir; il n'y avait rien à répliquer à cela, Alice le comprit et cessa de frapper Trotty. Changeant même tout à coup de disposition à son égard, elle voulut le forcer de jouer, mais l'animal restait tout attristé au pied du vieux pommier, ne voulant pas bouger et poussant par instants de petits cris plaintifs.

— A-t-il l'air bête! dit à la fin la fillette, lassée de faire des avances inutiles. Pourquoi refuse-t-il de s'amuser avec moi, maintenant?

— Pourquoi? c'est qu'il est fâché, sans doute, fit Mme Monval; tout à l'heure, tu le corrigeais injustement, et parce que tu as changé d'avis, il faudrait que Trotty soit

disposé quand même à faire une partie ; ce n'est pas juste.

— Mais puisque je lui pardonne.

— Cela ne suffit pas, car il ne peut le comprendre. Si tu veux réparer ta méchante action, reporte-le de suite près de sa mère, c'est le meilleur moyen de faire cesser son chagrin. Les jeunes animaux sont comme les petits enfants ; pour qu'ils soient gais et tranquilles, il ne faut pas que la protection maternelle leur fasse défaut.

D'un autre côté, conclut Mme Monval, tu tourmentes cette bonne Diane ; je suis sûre qu'elle cherche partout son petit.

Au même instant, la grosse chienne apparut, en effet, au détour d'une allée, flairant de tous côtés. D'un bond elle fut près du groupe. Quelle joie ! son Trotty était retrouvé ! Après quelques folles gambades, la tendre mère voulut faire reprendre au petit déserteur le chemin de la niche ; mais ce dernier ne paraissait plus aussi pressé d'y retourner. A plusieurs reprises Diane essaya de l'enlever, comme autrefois, par la

peau du cou, mais vains efforts, le jeune chien était devenu trop lourd. Voyant cela, Alice eut pitié de son embarras : prenant M. Trotty dans ses bras, elle l'emporta bravement. Cette réparation lui valut, sur sa joue rose, deux bons coups de langue de la maman chienne.

Nous devons dire, du reste, à la louange de la petite fille, qu'elle aimait beaucoup les animaux.

Après Diane, tous les chats du quartier, qui se donnaient rendez-vous dans le jardin de l'hôtel, étaient ses protégés. La cuisinière se voyait même souvent obligée de mettre bon ordre à cet envahissement. Sans cela, la maison eût été bientôt remplie, la cuisine dévalisée par ces rôdeurs.

Un seul trouva grâce devant elle ; c'était un pauvre petit minet que des gamins avaient jeté un soir par-dessus le mur. Il n'était pas plus gros qu'un rat, ce qui lui valut sans doute le nom de Raton. Soigné, élevé à la cuisine avec toutes sortes de douceurs, M. Raton passa un beau jour au salon, où sa gentillesse, ses petites

mines futées le firent admettre sans peine.

La grosse chienne se montra d'abord assez jalouse de ce nouveau favori ; mais cela dura peu ; Alice sut si bien partager ses caresses qu'ils ne tardèrent pas à faire bon ménage. On les vit manger au même plat, dormir côte à côte sur le même tapis, et le matin tous deux entraient ensemble dans la chambre de la fillette qui partageait avec eux sa tasse de chocolat.

CHAPITRE V

L'éducation en famille. — Une histoire de singes. — Pourquoi les chiens ne parlent pas.

A sept ans, on ne veut plus rester ignorante. Cependant, Mme Monval, trouvant sa fille trop jeune pour lui faire suivre des cours, exigeait qu'elle eut chaque jour deux heures de lecture et de récitation.

Cette leçon avait lieu le matin ; c'est le moment de la journée où l'on risque le moins d'être dérangé par les visiteurs. A moins d'une indisposition, ou de quelque contretemps imprévu, Alice ne manquait donc jamais de se rendre à l'heure indiquée dans la chambre de sa mère. Il est vrai que Mme Monval savait donner chaque jour un nouvel attrait au programme. Lorsque la fillette avait bien lu ou bien récité sa

leçon, elle lui lisait ou lui racontait quelque belle histoire, instructive et intéressante tout à la fois.

C'est ainsi qu'un jour, ayant récité d'une façon satisfaisante la fable *le Thésauriseur et le Singe*, sa mère, la faisant asseoir près d'elle, ouvrit un livre, signé de l'un de nos bons auteurs, et commença ainsi :

« De tous les animaux, le singe est celui qui possède au plus haut degré le talent d'imitation ; moins capable d'attachement que le chien, il étudie mieux tous nos mouvements. Il y a une très grande variété de singes ; parmi les plus intelligents on cite le sapajou et le chimpanzé.

« Un jeune créole en avait élevé un de cette dernière espèce ; sa taille était celle d'un chien barbet. Son poil brun et soyeux devenait plus clair autour de la face, qui se trouvait ainsi encadrée d'une énorme paire de favoris. »

— Mère, je me rappelle en avoir vu un tout semblable au jardin d'acclimatation, interrompit Alice.

« Chaque jour, reprit Mme Monval, l'en-

fant lui apprenait de nouveaux tours d'agilité ; il gambadait par toute la maison avec une telle légèreté que son jeune maître lui donna le nom de Bamboula. L'animal obéissait au moindre signe, sa soumission était si grande qu'elle eût pu servir d'exemple à beaucoup d'enfants. Au premier commandement il partait, sans que l'on eut jamais besoin de répéter un ordre.

« Avant chaque repas, le singe venait se placer debout devant son maître, une serviette sur le bras, comme un petit domestique, et par une pantomime expressive il semblait lui dire :

« — Parle, que veux-tu que je te serve aujourd'hui?

« Si c'était le matin, le jeune garçon répondait le plus souvent :

« — J'ai envie de manger un œuf à la coque, va voir si cocote a pondu.

« Bamboula se rendait aussitôt au poulailler, et faisant au besoin déranger la poule de son nid, il revenait joyeux, rapportant délicatement un bel œuf dans ses doigts.

« — Sans le casser? interrogea Alice.

« — Certainement, il prenait assez de précautions pour cela.

« Si par hasard le panier de cocote se trouvait vide, le singe rentrait la tête basse et montrait ses deux mains avec un air piteux qui disait clairement : Il faut nous en passer.

« Après le déjeuner, si le temps était mauvais, le jeune garçon disait :

« — Bamboula, nous ne descendrons pas au jardin ce matin, va me chercher le livre que je suis en train de lire. Le chimpanzé courait alors du salon à la bibliothèque, cherchant, remuant, examinant tous les volumes, puis revenait en présenter un, avec un mouvement de tête qui voulait dire :

« — Est-ce bien ça?

« Si Bamboula s'était trompé, il repartait, mais au second voyage en rapportait deux, dont l'un était pour son propre compte.

« — Comment cela? demanda Alice. Il y a donc des singes qui savent lire?

« — Non vraiment, mais tu vas voir, ré-

pondit Mme Monval; l'intelligent animal ne faisait jamais rien à demi. S'installant près de son maître, il tournait les pages en même temps que lui; s'interrompant aussi parfois pour marquer un endroit, comme s'il devait le retrouver plus tard. Le plus curieux, c'est que notre singe tenait presque toujours son livre la tête en bas.

« Si au contraire le temps était beau, son jeune maître disait :

« — Bamboula, nous sortons, il faut faire notre toilette.

« A ce mot de toilette, le singe ne manquait pas d'aller prendre son miroir; mais, en apercevant son image, son premier mouvement était de regarder derrière lui, afin de s'assurer qu'il n'y avait personne. La toilette terminée, on partait. Quelquefois Bamboula montait sur le dos de Bellone, magnifique chienne terre-neuve, et faisait ainsi le tour du jardin.

« Un jour qu'il y avait du monde à déjeuner, le malin animal, privé de ce plaisir, ayant été enfermé dans la salle à manger, sauta sur la table, encore servie, et se mit

à renverser tout, verres, bouteilles, plats. Comme Bamboula était très adroit d'ordinaire, on vit bien qu'il s'agissait d'une méchanceté ; aussi notre singe reçut une bonne correction, dont il se souvint à l'occasion. »

Cette histoire amusa beaucoup Alice, qui eût volontiers passé toute la journée à en écouter de semblables. Du reste, elle n'était pas seule à prendre plaisir à ces récits. Diane, la grosse chienne, dont nous avons parlé déjà, étant admise ainsi que le petit Trotty dans les appartements, les écoutait jusqu'au bout, gravement assise sur son derrière, et avec une attention qui frappa un jour notre fillette.

— Mère, dit-elle tout à coup, je voudrais bien savoir pourquoi les chiens ne parlent pas?

Mme Monval resta un instant embarrassée par la brusquerie de cette question.

— C'est que, malgré toutes les preuves d'intelligence qu'il donne, le chien n'est pas, comme l'homme, une créature raisonnable et pensante, répondit-elle.

— Les perroquets parlent bien, reprit Mlle Pourquoi.

— Sans doute, les perroquets sont des oiseaux jaseurs, qui jacassent plutôt qu'ils ne parlent, et le plus souvent n'ont pas conscience des mots qu'on leur fait répéter.

Mais à quel propos le silence des chiens t'inquiète-t-il, mon enfant? Serait-ce à cause de notre bonne Diane? ajouta la maman, en caressant la grosse tête de l'animal.

— Précisément, ses bons yeux sont toujours fixés sur toi quand tu parles; par moments ils deviennent si vifs, que l'on croirait qu'elle comprend ce que tu dis et va te remercier aussi des jolies histoires que tu nous racontes.

— Ces pauvres animaux! il ne leur manque en effet que la parole, dit Mme Monval; on cite à ce sujet une foule de faits et d'anecdotes qui sont toutes en faveur de la fidélité ou de l'intelligence des chiens. L'espèce des caniches surtout a donné de curieux exemples d'attachement et de facilité de compréhension.

J'ai connu un vieux professeur qui se

rendait chaque jour au même café avec son fidèle caniche; souvent il lui arrivait d'oublier son mouchoir ou sa tabatière. Le maître n'avait alors qu'un signe à faire, le chien reprenait aussitôt le chemin de la maison, et lui rapportait l'objet demandé, sans jamais se tromper.

Un autre de nos amis avait un épagneul qu'il envoyait chaque soir chercher ses pantoufles et celles de sa femme. Quoique l'ordre fût donné en même temps, la bête, sans commettre d'erreur, venait placer devant chacun les chaussures respectives. Ce qui m'étonna un jour, après le déjeuner, ce fut de voir le même chien ouvrir le buffet, et prendre parmi d'autres sacs celui qui contenait les gâteaux, dont sa maîtresse avait coutume de le régaler.

— Oh! le vilain gourmand! fit Alice.

— Il y a aussi les chiens sauveteurs, reprit Mme Monval; l'un d'eux, un magnifique terre-neuve, après de nombreux sauvetages, a été médaillé l'an passé à la société des Sauveteurs Bretons. Je te conterai à ce sujet l'histoire d'un petit garçon et de son

chien, qui t'intéressera, j'en suis certaine.

— Conte-la-moi aujourd'hui, mère ! dit la fillette.

— Non, ce sera pour une autre fois, car il est tard, le déjeuner nous attend et j'ai ensuite des visites à faire.

CHAPITRE VI

La dent de lait. — Un enfant courageux.

Tous les jours se suivent et ne se ressemblent pas; le lendemain, Mlle Pourquoi se trouva prise d'une indisposition très commune à cet âge, c'est-à-dire qu'elle fut très tracassée au sujet d'une dent, assez ébranlée pour que son extraction devînt nécessaire.

La veille, en croquant un petit os de poulet, Alice avait senti un choc un peu douloureux, mais n'en avait rien dit, sachant bien que son papa ne plaisantait pas sur ce sujet. Déjà, une autre fois, d'un coup de pouce il lui en avait fait sauter une; et l'enfant avait dû convenir qu'il y avait eu plus de peur que de mal. Cette fois, soit que la dent fût un peu plus grosse ou la crainte plus grande, elle ne disait rien, pensant

que cela pouvait attendre. Mais, crac ! voilà qu'au déjeuner une croûte malencontreuse fait encore un second choc. Alice jette un cri, porte la main à sa bouche; le papa, se doutant de la nature de l'accident, veut voir de quoi il s'agit.

— Non, non, crie la fillette, en se sauvant de table, tu me l'arracherais.

— Petite folle! si elle l'est déjà à moitié, il vaut mieux en finir. Viens donc, tu sais bien que cela ne fait pas mal.

Bah! l'enfant est déjà au jardin, le père se met à la poursuivre, la maman en fait autant. L'espiègle court toujours, se cachant derrière chaque massif; au moment où les parents, abandonnant la poursuite, regagnent la salle à manger, on leur annonce la visite d'un vieil ami, le docteur Mallet.

— Où donc est Alice? fut la première question du bon homme, qui adorait les enfants.

On le mit au courant de ce qui arrivait.

— Bien, dit-il, je viens à propos; laissez revenir la déserteuse; continuez de déjeuner, et lorsqu'elle reprendra sa place, au

moment du dessert, je lui raconterai quelque chose qui la décidera. Laissez-moi faire, je la connais.

On suivit le conseil du vieux docteur. Tout se passa du reste comme il l'avait prévu. Voyant qu'on ne la poursuivait plus, la fillette, tout à fait calmée, revint à petits pas et, se faufilant par la porte restée entr'ouverte, se trouva juste assise devant son assiette au moment où Mme Monval venait d'y poser une belle grappe de raisin. Tandis qu'elle la grapillait sans bruit, mais en se tenant sur le qui-vive, ainsi qu'un oiseau gourmand prêt à s'enfuir au moindre bruit :

« Oui, fit le docteur Mallet, comme s'il continuait une conversation commencée, c'était le fils d'un de mes bons amis, il se nommait Léon. Grand, fort, bien pris, pour son âge, en un mot le plus bel enfant que l'on pût voir; mais ce que j'admirais le plus en lui, c'était l'attachement rare, le culte en quelque sorte, qu'il avait voué à sa sœur Valentine, une blondinette d'une année seulement plus jeune que lui.

« A l'époque dont je veux parler, continua

le docteur, l'un comptait sept ans, l'autre venait d'en avoir six. Valentine avait une superbe poupée à laquelle il ne manquait qu'une seule chose, un chapeau. Un matin, elle dit à Léon :

« — J'ai bien du chagrin, va ! Maman ne veut pas acheter un chapeau à ma fille ; j'en ai vu de si jolis !...

« Et en parlant ainsi deux grosses larmes perlaient dans les yeux bleus de la petite.

« — Console-toi, dit tout à coup le frère, j'ai une idée.

« Aussitôt, l'enfant monte à sa chambre, prend sa tirelire, la casse, elle contenait 1 fr. 50. Ce n'était guère ; cependant, il descend comme un tourbillon et, se dirigeant vers la boutique d'une modiste qui se trouvait dans le voisinage, il y entre hardiment :

« — Madame, je voudrais un chapeau de poupée.

« — Mon petit ami, nous ne les faisons que sur commande.

« — Ah !... et combien prenez-vous ?

« — Cela dépend.

« — Je veux tout ce qu'il y a de plus riche, de plus joli.

« — Pour tout autre ce serait 5 francs, répondit la modiste, qui venait de reconnaître l'enfant pour l'avoir vu avec sa mère, mais pour vous ce sera 2 fr. 50.

« — Alors, dit Léon, tout penaud, vous ne pouvez pas me le faire pour 1 fr. 50.

« — Non, c'est comme je vous ai dit, pas un sou de moins.

« — Ah ! fit l'enfant, qui, la tête basse, fait trois pas vers la porte.

« Tout à coup une nouvelle inspiration lui vient, il se frappe le front, et se retournant majestueusement vers le comptoir :

« — Madame, fit-il, quel jour ce chapeau pourra-t-il être fait?

« — Demain soir.

« — Ne manquez pas de le tenir prêt, je viendrai demain soir.

« Or, le lendemain matin, à l'heure où j'allais partir pour faire mes visites, je vois accourir mon petit Léon.

« — Comment? seul? qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé ? demandai-je inquiet.

« — Marianne est en bas, mais je suis pressé, fit l'enfant ; mon oncle, j'ai une dent qui remue, il faut me l'arracher de suite.

« — Rien d'urgent, dis-je en visitant la dent, attendons. Je dois dire ici que, chaque fois qu'une de ses dents de lait se mettait à remuer, je lui donnais une pièce de vingt sous pour qu'il se la laissât arracher.

« — Non, non, s'écria Léon, d'un air tout à fait résolu, je me sens brave, ce matin ; un autre jour, j'aurai peur. Vois, petit oncle, elle remue beaucoup, je t'en prie !... ôte-la-moi !...

« Grimpant sur mes genoux, l'héroïque gamin me supplia si bien que je cédai. La vérité est que la dent ne remuait presque pas ; aussi eut-il un cri de douleur bientôt réprimé. Tant de résolution m'étonnait, je devinai presque un secret sous cet héroïsme inaccoutumé ; mais l'enfant ne m'en dit rien.

« Lorsque le premier moment fut passé :

« — Mes vingt sous, petit oncle ? demanda-t-il, la main tendue.

« — Tiens, lui dis-je, en l'embrassant de bon cœur ; cette fois, tu les as bien mérités.

« Le soir, à la veillée, j'eus le mot de cette énigme : lorsque j'arrivai chez mon ami, on passait au salon. Valentine, courant alors chercher sa poupée, fit admirer à tout le monde le magnifique chapeau que son frère venait de lui apporter. Léon semblait si fier, si heureux de son dévouement fraternel, que je ne voulus pas gâter ce bonheur, en donnant des regrets à sa sœur ; le secret de la dent de lait resta entre nous deux. »

Le vieux docteur avait fini son histoire. Alice, toute songeuse, semblait encore indécise ; puis, prenant tout à coup une ferme résolution :

— Père, dit-elle, en venant s'asseoir sur les genoux de M. Monval, si je te laisse ôter ma dent, me donneras-tu aussi une pièce de vingt sous ?

— Aussitôt, je te le promets.

— Tu ne me feras pas trop de mal ?

— Tu ne sentiras rien.

— En effet, cette dent ne tient presque

plus, affirma le docteur, qui s'était approché.

— La voici, et voilà tes vingt sous, dit le papa, qui avait prestement terminé l'opération.

— Que vas-tu faire de cet argent? demanda Mme Monval.

— Ah! c'est mon secret, répondit Alice.

— Il faut le lui laisser, conclut le médecin, en se levant pour se retirer, ce sera le bénéfice du courage qu'elle a montré.

Le lendemain, la maman d'Alice eut le mot de ce grand secret. Lorsqu'on sortit pour aller à la promenade, l'enfant, s'arrêtant devant une boutique de mercerie, demanda le prix d'une petite capeline en laine bleue. Ainsi que le petit Léon, la fillette joignit aux vingt sous le contenu de sa bourse. Lorsque cet achat fut terminé, Mme Monval, fort intriguée, la vit courir vers une grande porte cochère, sous laquelle se tenait depuis quelque temps une pauvre jeune femme allaitant un enfant de quelques mois. Comme le froid commençait à se faire sentir, la fillette avait pensé que

cette chaude coiffure serait utile au petit être. Quand elle vint rejoindre sa mère :

— Je n'ai pas de sœur, dit la fillette, pour lui acheter un chapeau de poupée, mais j'ai fait un heureux tout de même.

Un bon baiser fut la récompense de cette bonne action, puis, Mme Monval ayant ajouté quelque monnaie à l'aumône de sa fille, on continua la promenade.

CHAPITRE VII

Histoire du petit Maurice et de son chien. — D'où vient le nom de Terre-Neuve.

Quelques jours plus tard, Alice, qui n'avait pas oublié, malgré sa dent arrachée, la promesse de sa mère, la supplia de lui raconter l'histoire annoncée. Comme la fillette avait bien lu et récité une leçon assez longue, la maman ne demanda pas mieux que de s'exécuter.

— Le jeune garçon dont je veux te parler, commença Mme Monval, se nommait Maurice, il venait d'avoir huit ans à l'époque où se passe ce récit.

Après une année bien employée au collège, ses parents lui proposèrent de l'emmener avec eux à la campagne ; comme tu le penses, la proposition fut acceptée de

suite. Maurice était même si heureux de penser qu'il allait voir des forêts, courir dans les champs, au bord de la rivière, qu'il y pensait tout le jour et n'en dormait plus la nuit. Tout cela eût été charmant, si l'enfant se fût contenté des jeux de son âge, s'il eût écouté surtout les recommandations de ses parents. Mais Maurice était d'un caractère aventureux, entreprenant, et surtout très curieux.

Aussitôt que l'on fut installé à la campagne, chaque jour, il partit à l'aventure, marchant pendant de longues heures, sans que l'on sût ce qu'il était devenu.

Le voisinage d'une rivière, assez large en certains endroits, inquiétait surtout la maman du jeune garçon ; car c'était précisément vers ce cours d'eau qu'il dirigeait ses promenades. Ces poissons qui venaient frétiller près du bord, les jolies fleurs de nénuphar qui s'épanouissaient à sa surface, tout le tentait. Il eût voulu s'en emparer, mais comment y parvenir ? Maurice ne devait pas tarder à le savoir. Un jour, il vit un pêcheur relever son pantalon jusqu'aux

genoux et entrer résolument dans l'eau. Ayant trouvé un bon endroit, cet homme resta longtemps à la même place, se baissant et se relevant.

— Que peut-il bien faire ainsi ? se demandait notre petit curieux ; sans doute il prépare quelque bonne attrape pour messieurs les poissons. Si je pouvais arriver derrière lui, quelle bonne pêche je ferais !...

Maurice eut, en effet, la patience d'attendre que le pêcheur s'éloignât ; quittant alors bas et souliers, il releva le bord de son pantalon court, puis entra bravement dans la rivière. Tant qu'il eut pied, tout alla bien ; mais plus il avançait, plus l'eau semblait monter ; notre curieux en eut bientôt jusqu'à la ceinture. Retourner eût été plus prudent ; Maurice n'en fit rien.

Tout à coup, le courant le prit, et le faisant tourner brusquement, l'entraîna à une distance assez grande. Cette fois l'enfant perdit la tête, et se croyant perdu, poussa un cri désespéré.

— Pauvre petit ! exclama Alice, comme il devait avoir peur !...

— Par bonheur, son appel fut entendu; une voix répondit à la sienne. C'était Sultan, son gardien ordinaire, un magnifique terre-neuve, qui rôdait par là, à la recherche de son petit maître. Se mettant bravement à l'eau, l'animal nagea vers lui et le saisit par ses vêtements, juste au moment où il allait disparaître. L'enfant était lourd; cependant, le brave chien eut bien soin de lui tenir la tête hors de l'eau, et put arriver ainsi jusqu'au bord. Le déposant alors sur la berge, il se mit à lui lécher les mains et la figure, le réchauffant de son haleine, jusqu'à ce que Maurice ouvrît enfin les yeux.

Quelques minutes plus tard, notre petit imprudent était debout, un peu étourdi seulement à la suite de ce bain forcé. Voyant près de lui son fidèle Sultan, il comprit ce qui était arrivé, et prenant à deux mains la tête de l'animal, l'embrassa à plusieurs reprises. Un autre embarras se présenta alors, ses habits étaient ruisselants d'eau, tachés de boue, un de ses souliers manquait même à l'appel.

— Comment faire? dit-il en pleurant; si je rentre dans cet état, je vais être grondé, puni, c'est certain. Sultan, voyant son hésitation, le tirait par sa blouse; le brave chien ne comprenait qu'une chose, c'était d'éloigner au plus vite son petit maître de cette vilaine rivière où il avait manqué de se noyer. Maurice le comprit et se décida bientôt à se mettre en marche ; bien que le soleil fût très chaud à cette heure de la journée, il ne put cacher à ses parents les traces de cette escapade malheureuse. Non seulement il fut sévèrement réprimandé, mais on lui défendit expressément de sortir seul à l'avenir. C'est ainsi qu'il gâta par sa faute une partie de son séjour à la campagne. Pendant quelques jours, un gros rhume le retint même à la maison; bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

— Et Sultan? demanda Alice.

— Sultan fut fêté, caressé, choyé par toute la famille, notre jeune garçon en particulier n'oublia jamais qu'il lui devait la vie.

— Mère, si je tombais à l'eau, ajouta

notre questionneuse, crois-tu que Diane serait capable de me sauver aussi ?

— Certainement, mon enfant, Diane nous est très attachée, elle t'aime beaucoup ; pourtant je ne vois pas d'utilité à tenter cette épreuve, conclut en souriant la maman d'Alice.

L'enfant prenait de plus en plus goût à ces récits, et souvent, si on l'eût écoutée, tout le temps de la leçon eût été employé ainsi ; mais avant tout il fallait lire et réciter convenablement. Il est vrai que ces histoires avaient presque toujours un but instructif ou moral, et donnaient lieu à une foule de questions dans le genre de celle-ci :

— Mère, je voudrais savoir d'où vient le nom de terre-neuve, que l'on donne à l'espèce de chien dont tu viens de parler ?

— Ce nom leur vient, répondit Mme Monval, de l'endroit où ils sont nés et élevés en grande quantité, pour être expédiés ensuite dans toutes les parties de l'Europe.

Prenant ensuite un traité géographique et historique de nos colonies, Mme Monval

en lut à la fillette quelques pages, dont nous extrayons ce qui suit:

L'île de Terre-Neuve dépend de l'Amérique septentrionale, et se trouve située vis-à-vis de l'embouchure du Saint-Laurent de façon à fermer presque le golfe où se jette ce fleuve. Elle appartenait autrefois à la France, mais elle devint possession anglaise en 1713.

A une petite distance de cette île, se trouve une grande étendue de bas-fonds, appelée le banc de Terre-Neuve, c'est là que les pêcheurs de morue se rendent chaque année. La moindre habitation de l'île possède une douzaine de ces chiens; car ils sont pendant les longs hivers d'une grande ressource pour les naturels comme bêtes de trait.

Attelés par deux, par quatre ou par six, ils transportent ainsi des charges de bois ou autres objets, voiturent même les habitants sur la glace. On les emploie aussi pour la pêche du loup marin. Enfin ils sont l'objet d'un grand commerce, chaque jeune chien se vendant de 10 à 20 francs. Il y

a deux espèces de terre-neuve, les poils ras et les poils longs ; les premiers sont ceux que l'on estime le plus dans le pays, étant plus robustes, nageant mieux et plus longtemps. La fourrure épaisse des seconds les rend plus lourds parce que les glaçons s'attachent à leurs poils ; mais pour l'exportation, c'est la seule espèce qui ait de la valeur.

Dans la saison de la pêche, les habitants nourrissent leurs chiens avec les débris des morues ; le reste de l'année, ils ne vivent que de maraude, c'est-à-dire des animaux dérobés par eux dans les pâturages. Quoique très forts et très voraces, ils sont peu redoutables pour l'homme.

C'est dans une espèce de cave, ménagée sous la maison, que l'habitant de l'île réunit sa meute ; c'est de là qu'elle sort en grognant et en montrant les crocs aux passants. Mais il ne s'agit que de faire bonne contenance, lever un bâton, ou se baisser pour ramasser une pierre ; tous ces chiens rentrent alors en grondant dans leur tanière.

Pris tout jeune, et élevé dans un milieu plus civilisé, le terre-neuve devient doux comme un mouton, aimant tout le monde, et se laissant caresser par le premier venu.

—C'est très vrai, cela, approuva Mlle Pourquoi; te souviens-tu, mère, de celui que nous avons vu chez Mme Belmont? Il jouait tout le jour avec les petits garçons qui en faisaient ce qu'ils voulaient.

— L'eau est le véritable élément du terre-neuve, reprit Mme Mouval, il s'y jette avec bonheur, avec enthousiasme, déployant dans cet exercice sa grâce, sa vigueur, sasouplesse. Alors, ses mouvements sont pleins d'aisance, son œil, languissant d'habitude, s'anime et lance des éclairs. Tout ce qu'on jette à l'eau, tout corps flottant, devient l'objet de sa sollicitude; il le saisit dans sa gueule et le ramène au bord, quelque lourd qu'il soit. C'est là son mérite, sa gloire même, et si on le regarde, si on l'encourage du geste et de la voix, il devient superbe.

— Oh! que je voudrais voir nager un

terre-neuve ! s'écria Alice, au comble de l'admiration.

— Mais cette qualité, ce talent spécial du terre-neuve, conclut Mme Monval, a son mauvais côté ; si vous vous baignez en compagnie de l'un de ces chiens, c'est un ami maladroit, qui vous ramènera forcément à la plage. Il faut être très bon nageur pour éviter son zèle malencontreux.

— Pourquoi cela ? demanda la fillette.

— C'est que l'instinct du sauvetage étant chez lui une habitude presque machinale, c'est plus fort que lui, il ne peut y résister.

La leçon s'étant prolongée au delà de l'heure habituelle, Mme Monval ferma son livre et se leva, au grand regret d'Alice, qui en avait oublié l'heure du repas.

CHAPITRE VIII

La neige. — La petite marchande.

Un jour, — on était alors au mois de décembre, Noël approchait et depuis quelques jours la neige couvrait nos parcs et nos promenades de son blanc manteau, — Mme Monval proposa une promenade au bois de Boulogne.

La maman et la fillette, bien emmitouflées de fourrures, les mains cachées dans un manchon, partirent donc bravement. La neige durcie criait sous leurs pieds ; le froid devenait piquant ; malgré cela, d'autres mères de famille avaient suivi l'exemple de Mme Monval ; chacun hâtait le pas.

Tout en courant, Alice n'oubliait pas son questionnaire habituel. Cette fois, la neige lui servit de prétexte ; il fallut lui expli-

quer ce phénomène, lui en dire la formation.

— La neige est la cristallisation des gouttes de pluie, répondit la maman; cela se produit lorsque l'air est arrivé à une température voisine de zéro. S'il fait du vent, la neige tombe en flocons irréguliers; mais si le temps est parfaitement calme, ils ont la forme d'étoiles à six rayons.

— Tiens! je n'avais jamais remarqué cela, dit l'enfant.

— Eh bien, regarde avec attention, lorsqu'il en tombera de nouveau, c'est très curieux à observer.

— Oui, mais pour cela il faudrait peut-être une grosse lunette ?

— Il est certain qu'avec l'aide d'une longue-vue, tu le distinguerais mieux.

— Alors je demanderai celle de bonpapa.

Changeant ensuite brusquement d'idée, la fillette reprit :

— Et les pauvres petits oiseaux ? que deviennent-ils, quand les arbres sont, comme aujourd'hui, tout couverts de neige?

— Ils se cachent pour la plupart dans les trous des vieux murs, en attendant une température plus douce.

— Pourtant, il faut bien qu'ils mangent.

— Sans doute ; les plus hardis sortent de leur cachette pour chercher leur nourriture ; mais elle n'est pas facile à trouver sous la neige, et souvent ces petits imprudents meurent de froid.

— Tous les arbres que nous voyons sont morts aussi, n'est-ce pas, petite mère ?

— Qui te fait croire cela ? est-ce parce que leurs rameaux sont noircis, desséchés ? Ils ne sont pas morts pour cela ; au contraire, l'influence de la neige sur la conservation des plantes est un fait reconnu. Elle les garantit contre le froid, et donne plus d'action à la végétation, que le printemps développe ensuite.

— Alors, les marronniers, les lilas et toutes ces jolies plantes refleuriront encore ?

— Certainement, dès que le soleil viendra réchauffer la terre, elles pousseront avec une vigueur nouvelle.

Mais hâtons-nous, ajouta Mme Monval,

si tu veux que nous arrivions à temps pour voir les patineurs prendre leurs ébats sur le lac.

Quoique Mlle Pourquoi eût encore plus d'une question à adresser à sa mère, elle se mit à courir devant. Déjà une foule nombreuse entourait la pièce d'eau, sur laquelle des jeunes gens, des jeunes filles, en élégants costumes garnis de fourrure, glissaient dans tous les sens, les uns sur leurs patins, les autres poussés dans de jolis traîneaux.

Ce spectacle était très attrayant; malgré cela, Mme Monval, craignant que sa fille ne prît froid, donna bientôt le signal du retour. On gagna donc le chemin de fer, qui ramena en quelques minutes les promeneuses au centre de la ville.

Le lendemain, quoique le temps fût aussi rigoureux, la maman d'Alice, ayant quelques visites à faire, emmena la fillette avec elle. Cette fois, la promenade fut dirigée du côté des Tuileries. En traversant les allées principales, l'enfant s'arrêtait devant chaque statue, et paraissait réfléchir.

— Voyons, dit à la fin Mme Monval, il faudrait marcher plus vite ; si tu es déjà fatiguée, nous allons rentrer, car il ne fait pas bon de rester immobile par ce froid glacial.

— Mère, observa notre questionneuse, alors pourquoi laisse-t-on là toutes ces belles dames? elles doivent être transies; regarde, la neige est restée sur leurs manteaux et jusque dans leurs cheveux.

— Chère enfant, répondit la maman d'Alice, ces belles dames, comme tu les appelles, sont des reines, des princesses, qu'un sculpteur a taillées dans du marbre ; presque toutes sont des chefs-d'œuvre, et c'est de là que vient ton illusion. Mais les statues ne peuvent ressentir les atteintes du froid. Ceux qu'il faut plaindre, par cette température de glace, ce sont les malheureux, les mendiants, qui n'ont pas de quoi se chauffer, se vêtir.

Au même instant, comme on approchait de l'une des sorties, une petite voix, que le froid rendait tremblante, répéta à plusieurs reprises derrière Mme Monval :

— Achetez-moi quelque chose, ma bonne

dame ! pour un sou seulement, ça vous portera bonheur !....

Lorsque la mère et la fille se retournèrent, elles virent une petite fille de sept ans à peine, grelottant sous une robe d'indienne fanée, et tenant à la main quelques cartes remplies de ces épingles à tête noire, que l'on emploie pour la toilette. Trop pauvre, sans doute, pour en avoir un plus grand assortiment, la pauvrette avait hâte de placer sa marchandise, car elle poursuivait tous les passants de son refrain monotone :

— Achetez-moi quelque chose !...

Touchée de l'air souffrant et vraiment malheureux de la petite mendiante, Mme Monval s'arrêta.

— Voyons, dit-elle, si je t'achetais toutes tes épingles, que ferais-tu des sous que je te donnerais ?

— Je les porterais à ma pauvre maman, qui est bien malade, répondit la petite.

— Est-ce bien vrai, cela ?

— Oui, ma bonne dame, vous pouvez venir avec moi, vous verrez que je n'ai pas menti, affirma l'enfant.

La maman d'Alice réfléchit un instant, puis elle reprit :

— Tu demeures loin, peut-être ?

— A Montmartre, tout en haut de la rue Lepic, près des Buttes.

Comme il y en avait pour plus d'une demi-heure de chemin, et que le moment du dîner approchait, Mme Monval mit quelques sous dans la main de la petite, en promettant d'aller le lendemain visiter la pauvre malade.

— Maman, observa Alice, tu ne lui demandes pas son nom.

Puis, courant à la petite marchande :

— Comment te nommes-tu ? fit-elle.

— Maria Lebon, répondit la pauvrette.

— C'est bien, va, mon enfant, conclut Mme Monval, qui avait écrit le nom et l'adresse sur son calepin ; retourne vers ta mère.

Aussitôt, la petite Maria se mit à courir, comme si elle avait hâte d'annoncer cette bonne nouvelle à la malade ; tandis que Alice et sa mère prenaient une voiture pour rentrer chez elles.

CHAPITRE IX

La petite Maria avait dit vrai. — Les suites d'une bonne œuvre.

Cette rencontre préoccupa beaucoup Alice ; pendant toute la soirée, elle parla de la petite marchande d'épingles, et ne voulut pas se coucher avant que sa mère lui eût promis de l'emmener avec elle le lendemain pour faire sa visite de charité.

Avec cette promesse, l'enfant se coucha plus tranquille ; puis, dès le matin, voyant sa mère préparer un panier de provisions, elle se mit à chercher aussi parmi ses jouets ceux qui ne lui plaisaient plus ou se trouvaient défraîchis, afin de les offrir à la petite Maria.

Mme Monval, ayant fait grâce de la leçon pour ce jour-là, vers dix heures on se mit en route.

Alice voulut se charger du panier, mais il était trop lourd, il fut décidé que la bonne le porterait.

Arrivées à l'adresse donnée par la petite marchande d'épingles, les visiteuses se firent indiquer la chambre de Mme Lebon.

— C'est au cinquième, répondit la concierge, la porte à droite ; puis, sans qu'on lui demandât d'autres renseignements, elle ajouta :

— La pauvre femme est bien malade, et personne, pas un homme, pour gagner à la maison ; sans la petite Maria, elle serait toute seule. J'y fais ce que je peux, les voisines de même ; mais, vous savez, ma bonne dame, on n'est pas riche.

La brave femme parlait encore que Mme Monval, suivie d'Alice, montait l'escalier assez raide, sombre et mal tenu. Arrivée devant la porte indiquée, elle frappa doucement ; aussitôt, la petite Maria vint ouvrir ; en reconnaissant la belle dame des Tuileries, sa figure s'épanouit et, courant vers sa mère :

— Maman ! maman, s'écria-t-elle, c'est

la dame qui m'a donné les sous. Tu vois qu'elle est venue nous voir.

Demeurée près de la porte, Mme Monval regardait autour d'elle, et son cœur se serrait en constatant le dénuement qui régnait dans la mansarde.

Un lit de bois blanc, garni d'une paillasse, avec un vieux châle pour couverture, un petit buffet et deux tabourets de paille grossière en composaient tout le mobilier. Sur ce lit était couchée une jeune femme, pâle, amaigrie, les joues creusées par la souffrance.

— Je vous apporte quelques provisions, dit la visiteuse.

— Et moi, je t'apporte des joujoux, fit Alice, en présentant à la petite pauvre une boîte de carton soigneusement enveloppée.

— Je vois, reprit Mme Monval en s'avançant, qu'il vous faudrait aussi un médecin. Il y a longtemps que vous êtes malade ?

— Depuis le commencement de l'hiver, ma bonne dame ; le médecin est venu deux

fois ; mais, voyant que je ne pouvais pas acheter les médicaments, il n'a pas continué ses visites.

— Et vous restez ainsi sans feu, sans aucune ressource ?

— J'ai eu un peu d'aide dans les commencements, chacun s'y prêtait ; mais dame! les voisins ne sont pas riches non plus.

— Cependant, il faut vous soigner, vous rétablir promptement pour élever cette chère petite, conclut Mme Mouval, en donnant une caresse à l'enfant. Allons, prenez courage! Je vous enverrai demain du bouillon, un peu de vin vieux, et quand vous serez plus forte, je vous donnerai du travail.

Sans attendre les remerciements de sa protégée, la maman d'Alice se dirigea ensuite vers la porte.

— Nous reviendrons, n'est-ce pas, mère? supplia cette dernière. Vois comme elle est contente, ajouta la fillette, en montrant la petite Maria, assise par terre, très occupée à étaler autour d'elle les jouets qu'on venait de lui apporter.

— Oui, mon enfant, je reviendrai dans quelques jours, dit Mme Monval, en commençant à descendre avec précaution l'étroit escalier, cette pauvre femme m'intéresse beaucoup.

— Si je suis sage, tu m'emmèneras avec toi? supplia Alice.

— Si tu es sage, en effet, si, chaque matin, je suis contente de tes leçons, ce sera ta récompense.

— Oh ! quel bonheur ! dit la fillette en sautant les dernières marches de l'escalier, car on était arrivé en bas.

— Cette joie prouve ton bon cœur, mon enfant, approuva la maman ; faire le bien, faire des heureux, lorsque notre situation nous le permet, c'est la plus grande satisfaction que l'on puisse éprouver ici-bas.

Cependant une chose préoccupait notre fillette :

— Maman, demanda-t-elle après quelques instants de réflexion, est-ce que la petite Maria ira encore vendre des épingles à la porte des Tuileries ?

— Sans doute, répondit Mme Monval,

tant que sa maman ne sera pas assez forte pour recommencer à travailler, la pauvre petite fera ce qu'elle pourra pour se rendre utile. Les quelques sous que rapporte son petit commerce sont toujours une ressource, ils aident à payer le boulanger.

— Mais les voitures pourraient l'écraser, et quand il pleut, ou qu'il tombe de la neige, elle doit avoir si froid ! Pauvre petite Maria !

— Cette enfant n'en a que plus de mérite, observa la maman. Si j'étais pauvre et malade, incapable de travailler, ne ferais-tu donc rien pour moi?

— Oh ! si, petite mère, dit la fillette avec un élan spontané d'amour filial, j'irais, comme Maria, vendre des épingles dans les rues, ou bien des violettes à la saison. Je serais si heureuse quand je pourrais te rapporter le soir l'argent que j'aurais gagné !

— Voilà de bonnes dispositions, chère enfant ! il est à désirer que tu n'aies jamais l'occasion de les mettre en pratique, fit en souriant Mme Monval.

Ce que je souhaite maintenant c'est que cette bonne œuvre que nous avons entre-

prise porte ses fruits, c'est-à-dire que le tableau de cette misère te fasse mieux sentir le prix du bien-être et des soins dont tu es entourée. Qu'il te rende surtout plus soigneuse à l'occasion pour tes jouets et tous les objets à ton usage.

Il y a tant de pauvres petits enfants comme Maria que l'on rendrait heureux toute une année avec ce que tu casses ou mets au rebut chaque mois.

Comme on arrivait à la maison, Alice ne répondit rien à cette sage réflexion de sa maman, mais par la suite, elle lui revint à la mémoire ; plutôt que de perdre ou de gâcher chaque chose, comme auparavant, la fillette devint très ordonnée. Tout le monde s'étonna de ce changement, et sa petite protégée y gagna de jolis cadeaux.

Il fallut même que Mme Monval mît bon ordre dans les réserves faites par sa fille à cette intention ; car l'excès en tout est un défaut, et dans son zèle charitable Alice eût donné à la petite Maria des objets dont ni l'une ni l'autre ne connaissaient la valeur.

CHAPITRE X

La première lettre. — Les amies de pension. — Une grande entreprise.

Bientôt les leçons maternelles ne suffirent plus à Mlle Pourquoi. Mme Monval, n'ayant pas toujours le temps de répondre à ses continuelles questions, confia son instruction à une excellente maîtresse de pension que l'on nommait Mme Delmas.

Les commencements furent difficiles, car la fillette, un peu gâtée, habituée surtout à avoir son franc-parler, se résigna avec peine au silence exigé pendant les heures de classe. Il arriva plus d'une fois qu'au milieu du calme général, Alice posât des questions dont la bizarrerie fit rire aux éclats toutes les élèves. Dans un autre moment, elle répondait tout haut à sa voisine, une petite fille très bavarde et assez dissipée

qui se nommait Suzanne Méran. Cet oubli du règlement entraînait alors les autres voisines, et les punitions pleuvaient ; ce qui n'empêchait pas nos évaporées de recommencer le lendemain. L'amitié des deux fillettes devenant chaque jour plus forte, on les cita bientôt comme deux inséparables. Dès que l'heure de la récréation sonnait, on les voyait causer longuement ensemble.

Un jour Alice entreprit de raconter à son amie l'histoire de la petite marchande d'épingles, car, malgré ses nouvelles occupations, cette bonne œuvre n'était pas oubliée. Suzanne avait bon cœur ; elle voulut s'y associer, il fut donc convenu qu'un jeudi, on passerait la prendre pour aller visiter la pauvresse.

Dans l'intervalle, Alice, retenue à la maison par une légère indisposition, ayant manqué la classe pendant deux jours, reçut un matin un petit mot par la poste. Une lettre pour elle seule, à son adresse, c'était la première ; aussi ce fut tout un événement.

— Maman, s'écria-t-elle, en arrivant dans la chambre de sa mère, j'ai aussi mon courrier, vois, il y a bien : A Mlle Alice Monval.

Qui donc peut m'écrire?

— Décachette ta lettre, mon enfant, dit Mme Monval, c'est le meilleur moyen de satisfaire ta curiosité.

Prenant un canif sur le bureau de sa mère, la fillette coupa l'enveloppe, et lut ce qui suit :

« Ma chère Alice, ne te voyant plus venir au cours, j'ai pensé que tu étais malade. Tant mieux si tu as manqué la classe pour une autre cause ; mais je suis très inquiète, sois donc assez gentille pour me répondre de suite, afin de me rassurer.

« Dis-moi, en même temps, si notre rendez-vous pour aller chez la petite fille pauvre est toujours fixé à jeudi, et si je dois passer te prendre.

« A bientôt, j'espère, ma chère Alice.

« Ton amie qui t'embrasse bien fort.

« SUZANNE MÉRAN.

« P.-S. Surtout pas de paresse. Réponds-moi de suite. »

— Répondre, répondre, c'est bien facile à dire, fit Alice, en se grattant la tête ; mais moi, je ne sais pas faire une lettre.

— Je ne sais pas... est-ce bien sérieux, ce que tu dis là? fit Mme Monval. Crois-tu que ton amie soit plus forte que toi sur le style épistolaire? Elle a montré de la bonne volonté, fais comme elle, c'est le meilleur moyen pour apprendre.

— J'essayerai, fit Alice, qui semblait peu convaincue de la réussite.

Après le déjeuner, la fillette s'installa cependant sur le bureau de son père, mais elle gâta plusieurs feuilles de papier avant d'arriver à faire quelque chose de présentable. A la troisième ou quatrième feuille, repoussant plume et papier, l'enfant, énervée par ces essais infructueux, se mit à pleurer.

— Comment, fit Mme Monval, qui entrait à ce moment, tu n'as encore rien fait? ton courage est à bout ?

— Je ne peux pas,... je ne trouve rien ;... pourtant, j'ai bien cherché...

— Précisément, tu cherches beaucoup trop tes mots, tes phrases, c'est un mauvais moyen ; avant tout, il faut être naturel. Écris à ton amie absolument comme si tu lui parlais. Remercie-la d'abord de s'être inquiétée de ta santé ; dis-lui que tu as été un peu malade, mais que tu vas mieux. Pour votre rendez-vous de charité, ce sera toujours pour jeudi ; mais, comme nous ferons notre visite le matin, il sera préférable que nous allions prendre ton amie, puisque cela sera sur notre chemin. Si tu vas à la pension après-demain, tu lui diras l'heure où elle devra se trouver prête. Comme tu le vois, tout cela est très simple.

Alice suivit le conseil de sa maman ; sur le canevas qu'on lui avait tracé, elle écrivit une petite lettre très gentille, très affectueuse, sans prétention. Il lui tarda ensuite de revoir son amie afin de savoir ce qu'elle en pensait ; aussi, le surlendemain, lorsqu'il fallut se rendre au cours, fut-elle prête bien avant l'heure habituelle. Sa

précipitation fut même si grande que bien des petits détails de toilette auraient été oubliés, si la maman ne s'en était aperçue au moment de partir.

— Surtout, dit-elle, en nouant au cou de la fillette une jolie cravate de mousseline, ne va pas prendre chaud en jouant. Pour ton amie Suzanne, dis-lui que demain matin, à dix heures, nous serons chez elle.

De toutes ces recommandations, Alice se souvint particulièrement de la dernière ; mais voilà qu'à la récréation toutes les élèves de sa classe l'entourèrent et lui déclarèrent qu'elles voulaient participer à sa bonne œuvre. Alice comprit que Suzanne avait parlé.

— Oui, nous avons comme toi notre bourse, dirent les fillettes, et nous voulons faire aussi notre cadeau.

— Je le veux bien, mais il faut nous entendre.

— Certainement, fit Suzanne, chacune va nommer un objet. Voyons, ne parlez pas toutes à la fois.

— Moi, j'achèterai un beau chapeau, proposa une blondinette.

— Un joli manteau de velours, dit une autre.

— Un manchon.

— Ce n'est plus la saison, observa Suzanne.

— Des bottines.

— Des gants.

— Une robe de soie.

— Un joli petit lit doré comme le mien, dit enfin la dernière, une brunette de huit ans.

— Tout cela est très bien, reprit Suzanne ; seulement, nous allons faire une liste, et c'est la maman d'Alice qui décidera ce que l'on doit acheter.

Comme on le pense bien, cette dernière eut beaucoup à biffer sur la fameuse liste ; elle loua l'élan de charité qui faisait agir les petites donatrices, mais leur observa en même temps qu'il fallait donner à chacun selon sa condition.

On acheta donc avec le montant de la collecte une robe de laine, des souliers,

trois petites chemises et un chapeau de paille brune pour la petite marchande. Le reste servit à donner à la maman de Maria quelques objets de première nécessité.

La pauvre femme fut si heureuse de ce bien-être inattendu, que sa santé se rétablit plus promptement qu'on ne l'aurait espéré. Bientôt elle put quitter sa chambre et se charger de différents travaux de couture. Se trouvant ainsi à l'abri du besoin, sa petite Maria put être envoyée chaque jour à l'école. Ce fut peut être moins du goût de l'enfant que d'aller vendre des épingles et vagabonder dans les rues de Paris. Mais la prévoyante mère remplissait son devoir en donnant à sa fille une part de cette instruction, si précieuse dans toutes les conditions, et mise aujourd'hui à la portée de tous.

CHAPITRE XI

Maria devient savante. — Tentation.
La probité du pauvre.

En peu de temps, la petite Maria fit des progrès surprenants. Bientôt Mme Monval put la citer comme modèle à sa fille.

— Cela fait plaisir, disait-elle parfois, de voir avec quelle ardeur cette petite s'est mise à apprendre.

C'était, en effet, une chose surprenante ; chaque fois que l'enfant venait avec sa mère faire visite à ses bienfaitrices, la mère d'Alice, pour constater ses progrès, s'amusait à lui faire lire quelques pages. Un jour, elle fut si satisfaite, que, ne sachant quelle récompense lui donner, elle laissa sa fille libre de choisir pour l'enfant le cadeau qui lui serait le plus utile, et en même temps le plus agréable.

Mlle Pourquoi fut d'abord assez embarrassée. Des jouets? elle en avait tant donné que sa petite protégée commençait à en être encombrée à son tour. Des livres? ceux qu'on lui avait achetés jusque-là étaient trop beaux, trop riches. Quoi donc alors? Alice ne savait plus. Tout à coup il lui vint une idée, et profitant de ce que sa mère avait été demandée au salon pour une visite, la fillette courut à sa chambre et, choisissant parmi ses robes celle qui lui plaisait le moins, en fit un paquet, puis revenant près de Maria :

— Tiens, dit-elle, voici une belle robe, je ne la mets plus ; si ta mère la trouve trop longue, elle l'arrangera.

L'enfant, toute rouge de plaisir, regardait le paquet, assez mal attaché du reste, et n'osait le défaire pour admirer plus à l'aise.

— Non, non, ce n'est pas la peine, fit Alice, devinant son intention. Va vite chez toi, il est tard, ta mère te gronderait.

La petite obéit à regret; mais en route l'épingle se défit, la robe se déroula. S'ar-

rêtant sous une porte, Maria la retourna de tous les côtés. Lorsqu'elle eut bien regardé les volants, la garniture, les nœuds de ruban, une pensée lui vint, et cherchant la poche, elle y plongea la main.

— Oh ! oh ! fit l'enfant en retirant une bourse en peluche rose, Mlle Alice a oublié quelque chose.

Longtemps elle la retourna entre ses doigts. La tentation était forte. Fallait-il la reporter sans l'ouvrir? La bourse paraissait si légère ! Peut-être était-elle vide?

— Si je regardais ce qu'il y a dedans, fit à la fin la pauvrette, qui appuya sur le ressort d'acier. Aussitôt une belle petite pièce de cinq francs en or tomba dans sa main.

— Cinq francs !... comme on pourrait acheter tout plein de belles choses avec cela !... pensa Maria.

C'est que jamais la petite marchande ne s'était vue en possession de pareille somme, même lorsqu'elle faisait son commerce d'épingles noires. Quelle belle boutique on eût monté avec cet argent ! Il ne s'agissait plus de cela maintenant, on allait à l'école.

Tout en réfléchissant, l'enfant avait roulé son paquet sous son bras, mis la petite bourse dans sa poche, et s'était remise en marche. Au bout de quelques pas, quelqu'un l'ayant poussée contre une devanture de magasin, l'enfant leva les yeux. Devant elle resplendissait l'étalage d'un grand pâtissier. Tartes de toutes sortes, gâteaux appétissants, petits-fours, crèmes, biscuits, l'eau vous en venait à la bouche.

A cette vue, Maria, qui n'avait pas goûté, et peut-être assez mal déjeuné, se sentit tentée de plus belle.

Les yeux pleins de convoitise, une main dans sa poche, elle ne bougeait plus.

— Entre donc, qui le saura? disait son estomac.

— Si tu entames les cinq francs, comment faire ensuite pour les rendre ? lui murmurait son bon ange.

Pauvre Maria ! à sept ans, on ne résiste guère à de pareilles occasions. Qui allait l'emporter? la gourmandise ou la conscience?

— Allons ! allons, petite, que fais-tu là?

va donc faire ta commission ; ta maman te grondera, cria à son oreille la voix d'un petit apprenti pâtissier qui rentrait de course, avec sa bannette vide posée sur sa tête.

L'enfant tressaillit ; sa mère ! elle l'avait oubliée. Cet avertissement la sauva. Serrant dans sa main la petite bourse rose :

— Je vais tout dire à maman, c'est elle qui décidera, fit la petite, qui se mit à courir vers sa demeure.

La décision fut que la maman de Maria, sans même vouloir attendre au lendemain, et sans s'arrêter aux protestations de sa fille, reporta chez Mme Monval non seulement la bourse et son contenu, mais aussi la robe, se doutant que ce riche cadeau avait été fait par Alice, sans l'approbation de sa mère.

Mme Monval, très touchée de cet acte de probité de la pauvre femme, voulut lui faire accepter l'argent et la robe, mais elle ne put y parvenir.

— Ce n'est pas une toilette de notre rang, dit l'ouvrière, Mlle Alice est trop jeune

pour y avoir pensé. Pour la bourse...

— C'est encore une preuve de son désordre, elle croyait l'avoir perdue, j'en suis sûre, interrompit la maman, et pour l'en punir, je tiens à ce que votre petite Maria en profite. Vous lui achèterez une robe plus simple avec cet argent : prenez-le.

— Mais, madame, voulut répliquer la brave femme, cet argent, je ne l'ai pas gagné.

— Qu'importe? Je vous le donne.

Il fallut accepter. Alice était sortie avec sa bonne ; dès qu'elle rentra, la première chose que vit la fillette ce fut cette robe, dont elle se croyait débarrassée.

— Maria n'en a donc pas voulu, demanda notre espiègle.

— C'est sa mère qui l'a rapportée, répondit Mme Monval.

— Pourquoi? J'en avais fait cadeau à Maria.

— Bien qu'elle soit un peu fanée, cette robe, par ses ornements, sa façon, n'était pas de son rang ; cette femme avait du reste une autre raison pour la rapporter.

— Ah!... la couleur ne lui plaisait pas?

— Ce n'est pas cela; tu avais oublié quelque chose dans la poche. Cherche un peu à te rappeler.

— Dame! je ne sais... un sou, peut-être.

— Mieux que cela, ta bourse en peluche.

— Tiens! je la croyais perdue... Il y avait quelque chose dedans?

— Une pièce de cinq francs en or.

— C'est vrai, je me rappelle; c'est grand-père qui me l'avait donnée. Eh bien, est-ce que la mère de Maria l'a aussi rapportée?

— Oui, certainement, c'est même ce qui l'a fait accourir aussitôt; c'est très beau de sa part; cette femme, étant malheureuse, pouvait tout garder, et bien d'autres l'eussent fait à sa place. Autant pour te punir de ton désordre que pour récompenser cet acte de probité, j'ai exigé que cet argent leur restât, et fût employé à acheter quelque chose d'utile à l'enfant.

Mlle Pourquoi, ne trouvant rien à répliquer, baissa la tête, et se promit de mieux visiter ses poches à l'avenir.

CHAPITRE XII

Une récompense méritée. — Les vacances à la campagne.

A l'âge d'Alice, la plupart des enfants ont l'esprit changeant; une préoccupation fait vite place à une autre. Après s'être beaucoup tracassée pour la petite Maria et sa mère, il vint un moment où elles furent presque oubliées. Par bonheur, Mme Monval veillait, sans se lasser, à ce que rien ne manquât à ses intéressantes protégées.

Il est vrai que, depuis quelque temps, notre fillette avait assez à faire; la fin de l'année scolaire approchait, il fallait redoubler de zèle, soigner les devoirs, les leçons, les compositions, afin de ne pas revenir bredouille le jour de la distribution des prix.

Lorsque ce moment solennel arriva, Alice,

qui avait travaillé consciencieusement, eut la satisfaction de recevoir deux beaux prix, qu'elle rapporta, toute fière, à la maison. Parents, amis, tout le monde l'embrassa, la complimenta; mais ce qui la charma le plus ce fut la promesse que lui fit sa mère d'une récompense extraordinaire, bien méritée, du reste.

Cette récompense consistait à aller passer les vacances à la campagne, chez une amie de Mme Monval Lorsque notre fillette connut ce projet, elle sauta de bonheur.

— Je vais voir des forêts, des champs, des rivières, s'écriait l'enfant; oh! que je voudrais déjà courir dans l'herbe!

Ce plaisir tant souhaité ne se fit pas longtemps attendre. Un matin, les malles furent expédiées au chemin de fer, où l'on prit le train pour Chantilly. La villa de Mme Lermont se trouvait aux environs de cette petite ville.

Plus on approchait de cet endroit, plus Alice s'extasiait sur les beautés de la campagne, la diversité des sites.

Aux plaines monotones des environs de

Paris, succédèrent de riants horizons, puis, la forêt de Chantilly, et les étangs de Commelle.

On arriva enfin ; en attendant l'heure du déjeuner, les enfants de Mme Lermont, Jeanne, Charles et la petite Rose, un bébé de deux ans, jouaient dans le vaste jardin qui s'étendait derrière la maison. Alice les rejoignit et eut promptement fait connaissance avec eux. Lorsqu'on les appela pour se mettre à table, toute la bande faisait déjà de beaux projets pour passer gaiement le reste de la journée.

Cependant, la chaleur étant très forte, il fallut attendre quelques heures pour aller s'ébattre dans les champs, Jeanne et Charles en profitèrent pour montrer à leur petite amie leurs jouets, leurs livres de prix, albums de gravures. Lorsque tout fut épuisé, on descendit doucement du jardin au verger, et l'on gagna ainsi les bâtiments de la ferme, qui faisait aussi partie de la propriété de Mme Lermont.

A cette heure du jour les grosses bêtes, bœufs de labour, vaches et moutons étaient

encore aux champs ; mais dans la cour se trouvait tout un peuple de poules et de poulets gloussant, voletant autour d'une servante, occupée à leur jeter du grain. Ce spectacle, nouveau pour notre petite Parisienne, lui plut beaucoup ; mais elle mit en fuite une bonne partie des volailles en voulant prendre dans ses bras une jolie poulette blanche. On entra ensuite au poulailler, où quelques couveuses excitèrent la curiosité d'Alice.

— Pauvres cocotes ! s'écria-t-elle, en les voyant immobiles, les ailes étendues sur leur panier, pourquoi ne vont-elles pas manger comme les autres?

— C'est afin de ne pas refroidir leurs œufs, répondit Jeanne. On va leur apporter du grain ; il ne faut pas les déranger et, dans quelques jours, nous aurons tout plein de petits poulets.

Ce jour-là, le goûter se fit à la laiterie, où la crème, le lait, le beurre furent trouvés délicieux.

— Allons jouer maintenant, dit Charles, à qui les pieds brûlaient dès qu'on restait

à la maison; moi, je propose une partie de cache-cache.

— Eh bien, ta proposition ne sera pas acceptée, répondit Jeanne, la plus raisonnable de la bande. Pour bien se cacher, il faudrait descendre jusqu'à ces bouquets d'arbres, là-bas, et de cachette en cachette tu nous ferais aller trop loin, maman nous gronderait.

— Bah! elle n'en saura rien.

— C'est possible, mais je ne veux pas désobéir; on ne nous a pas permis de franchir la barrière.

— Pourtant, si vous voulez faire des bouquets, je sais un endroit où il y a beaucoup de fleurs.

— Oh! oui, fit Alice, allons-y, je remplirai mon panier de boutons d'or et de marguerites. Nous ferons ensuite une belle couronne pour la petite Rose.

L'endroit n'étant pas très éloigné, Jeanne se rendit à cette prière. Bientôt, à moitié cachés dans l'herbe haute de la prairie, les enfants cueillirent à pleines mains les fleurs des champs qui se trouvaient sur leur passage.

Il est inutile de dire qu'à l'heure du dîner, la bande joyeuse rentra avec un formidable appétit et une abondante moisson de fleurs. Alice surtout, moins habituée à cette vie en plein air, se trouvait comme grisée à la fin de cette première journée.

Le lendemain se passa à peu près de la même façon, mais, le troisième jour, Mme Lermont fit atteler et tout le monde partit pour Chantilly.

Une visite au château, un goûter sur l'herbe, dans la forêt, tel était le programme de cette journée.

Aussitôt le déjeuner, on se mit donc en route; la distance n'étant pas très grande, une demi-heure suffit pour faire le trajet. En arrivant sur la lisière de la forêt, on laissa la voiture et le cheval aux soins du cocher et l'on pénétra sous bois, jusqu'à l'enclos réservé qui avoisine le château.

A chaque pas alors, on rencontra des gardiens à la mine sévère, car presque tous sont choisis parmi les anciens militaires. Arrivés au bord du lac qui entoure cette demeure princière, les promeneurs admi-

rèrent d'abord les magnifiques carpes, qui prennent leurs ébats dans ces eaux tranquilles, et dont quelques-unes sont centenaires. Entrant ensuite par la grande grille dorée, ouverte seulement à certains jours, on commença la visite des appartements. Quelques pièces parurent assez ordinaires aux visiteurs. Celle qui attira le plus l'attention des enfants ce fut un boudoir peint par Watteau. Parmi les panneaux qui en tapissent les murs, quelques-uns même excitèrent un fou rire.

Nous en donnons ici le détail :

Le premier représente une guenon assise à sa toilette ; deux dames guenons s'empressent à la parer : l'une, tenant respectueusement une patte dans sa patte, lui fait les ongles; l'autre lui noue une touffe de rubans. Le museau noir de la guenon frémit d'impatience ; son œil jaune brille de plaisir.

Au second panneau, sa toilette est achevée, elle roule dans un magnifique traîneau, à côté d'un singe richement habillé. La guenon, toute frileuse, cache ses pattes dans un manchon de fourrure.

Dans le troisième, singes et guenons cherchent à se distraire en jouant aux cartes.

Dans le quatrième la guenon va se mettre au bain.

Le cinquième panneau, très divertissant, nous montre la guenon attifée en bergère des Alpes, et montant à une échelle pour cueillir des cerises.

Enfin, dans le sixième et dernier panneau, on voit le singe et la guenon presque dos à dos; ils sont à cheval; lui est grave, cérémonieux; elle semble attristée sous son habit d'amazone; c'est l'heure des adieux, ils vont se séparer.

Dans cette allégorie, qui date de Louis XV, les enfants ne virent que le côté plaisant. Après avoir traversé deux ou trois autres pièces, on arriva dans la salle des Victoires, où sont représentées toutes les batailles du grand Condé.

Nos visiteurs parcoururent ensuite d'autres salles et galeries, où ils admirèrent des tableaux des plus illustres maîtres et des œuvres d'art du plus grand prix.

Après une promenade dans le parc, on

termina par les célèbres écuries, situées en face du château.

Lorsqu'on en sortit, Mme Lermont raconta à ce sujet, aux enfants réunis autour d'elle, une anecdote connue dans tout le pays.

Voici cette anecdote : Un prince étranger, qui voyageait sous le nom de comte du Nord, étant venu à la cour de France, entendit parler du château de Chantilly et voulut le voir. On lui fit une réception magnifique, promenade, dîner, et enfin une partie de chasse dans la forêt, toute illuminée à cette occasion.

Au château, le souper attendait les chasseurs ; on avait dressé la table sous une tente parée des emblèmes de la chasse ; des bois de cerfs soutenaient les draperies. Au dessert, ces rideaux s'écartèrent, et M. le comte du Nord, qui croyait être dans le plus riche appartement du château, se trouva, à son grand étonnement, au milieu des écuries, où trois cents chevaux hennissaient et piaffaient sous la main des valets.

Mme Lermont montra ensuite aux enfants

le champ de courses et leur expliqua ce que sont les chasses à courre dans la forêt de Chantilly. Mais, l'heure s'avançant, elle fit monter tout le monde en voiture, car il fallait se hâter, pour être rentré avant la nuit.

CHAPITRE XIII

Une promenade en bateau. — Dans les foins. — La fin des vacances.

Cette excursion laissa une bonne impression dans l'esprit des enfants. Cette demeure princière, avec ses souvenirs historiques, ses magnifiques pelouses, sa vaste forêt, tout cela fut pour eux pendant quelques jours un continuel sujet de conversation.

Un matin, une nouvelle partie vint changer le cours de leurs idées ; il s'agissait cette fois d'une promenade en bateau. Un parent de Mme Lermont, grand amateur de canotage, qui avait une propriété située à une lieue de là environ, sur les bords de l'Oise, vint chercher la famille pour passer la journée chez lui.

On descendit jusqu'à la rivière ; là, deux

canots, l'un monté par le maître, l'autre par le domestique, attendaient la société. On se partagea, Mme Lermont monta dans l'un avec Charles et la petite Rose, tandis que Mme Monval, Alice et Jeanne prenaient place dans l'autre. Il y eut de part et d'autre des hésitations, des frayeurs, de petits cris, mais à la fin tout le monde se casa. Les deux rameurs levèrent en mesure leurs avirons, faisant retomber à la surface de l'eau une pluie de gouttelettes étincelantes comme des diamants et les barques glissèrent bientôt comme deux cygnes.

L'air était calme, dans les eaux tranquilles se reflétaient les cimes verdoyantes des peupliers qui bordaient la rive. De temps à autre, quelque vache curieuse montrait sa grosse tête au bord d'une prairie, faisant entendre un meuglement sonore, ou quelques jolis poissons argentés sautaient à la surface de l'eau.

Les fillettes jetaient alors un cri joyeux, Charles, plus hardi, se penchait comme pour saisir la carpe ou le brochet.

— Tenons-nous bien !.. que personne ne

bouge !.. criait alors la voix du rameur.

— Pourquoi ne faut-il pas remuer lorsqu'on est en bateau ? demanda Alice.

— Mon enfant, répondit le parent de Mme Lermont, c'est que cela dérange l'équilibre de l'embarcation.

— Mais les avirons remuent bien, eux ?

— Ceci c'est autre chose ; le mouvement produit par l'aviron, se faisant en mesure, et ne portant pas plus sur un bord que sur l'autre, maintient l'aplomb du canot, en même temps qu'il le fait avancer.

Ces premiers principes de la navigation, expliqués d'une façon aussi simple, furent compris par Mlle Pourquoi ; cependant, elle ne s'arrêta pas davantage sur cette question, car on arrivait à la propriété.

Le débarquement demanda les mêmes précautions que l'embarquement ; les fillettes furent assez dociles, mais Charles, en voulant y mettre trop de précipitation, manqua de faire chavirer le canot.

Dès que l'on fut sur la berge, les enfants se mirent à courir dans la prairie. Tout à coup, Alice revint toute effrayée vers sa

mère ; la fillette était poursuivie par deux jeunes poulains, qui prenaient leurs ébats. Une badine agitée en l'air suffit pour leur faire rebrousser chemin aussitôt. Voyant cela, l'enfant rit elle-même de sa grande frayeur.

En arrivant à la maison, tout le monde déjeuna de fort bon appétit, on se répandit ensuite dans le jardin ; mais bientôt notre petit monde ne se contenta plus d'admirer les fleurs, dévaliser les arbres fruitiers du verger parut beaucoup plus intéressant à nos lutins. Poiriers, pommiers, pruniers furent visités tour à tour ; il en serait même résulté plus d'une indigestion, si Mme Lermont n'était venue déranger les gourmands. Pour son compte, la petite Rose, assise au milieu d'un carré de fraises, se contentait de grappiller autour d'elle. Ce fut à regret que les petits gourmands quittèrent la place.

La journée étant très chaude, il fut décidé que la promenade serait dirigée vers les premiers ombrages de la forêt. Avant d'y arriver, comme on traversait un champ

de luzerne, où les faucheurs étaient en train de couper ce que l'on nomme le regain :

— O mère ! s'écria Charles, laisse-nous jouer dans les foins, on va si bien s'amuser ?....

Et, sans attendre une réponse affirmative, le jeune garçon prit sa course vers un énorme tas d'herbe coupée, l'escalada d'un bond et, lorsque Jeanne et la petite Rose furent arrivées près de lui, il se mit à leur en jeter de grosses poignées sur la tête. Plus les fillettes criaient grâce, plus il s'obstinait dans ce jeu ; la présence de sa mère put seule ramener notre lutin à l'ordre.

Mme Lermont, s'étant assise à l'ombre, trouva, du reste, un excellent moyen pour réunir tout ce petit monde autour d'elle. Ce fut de leur raconter des histoires. Le temps passa ainsi et, lorsque la chaleur fut moins forte, on se remit en route. Cette fois le trajet se fit en voiture, au grand désappointement des enfants et de Charles en particulier, qui s'était réjoui

d'avance à l'idée d'une seconde promenade en bateau.

— Je suis fâchée de vous contrarier, dit Mme Lermont à son parent; mais je serai plus tranquille ainsi; les enfants sont trop turbulents; un malheur pourrait arriver, et, le soir, ce serait plus épouvantable encore.

On fit atteler la voiture, qui prit le chemin le plus long, ce dont personne ne songea à se plaindre, car sur tout le parcours la campagne était magnifique.

Lorsqu'on arriva chez Mme Lermont, la soirée s'avançait; la fatigue d'une journée en plein air et le cahotement de la route aidant, les enfants dormaient tout debout. On s'empressa donc de les faire coucher.

Quelques petites excursions dans les environs, à Viarmes, à Luzarches, deux endroits où l'on trouve les sites les plus pittoresques, marquèrent encore le séjour de Mme Lermont chez son amie; il fallut ensuite songer à revenir à Paris.

Ce qui coûta le plus à Mlle Pourquoi, ce fut de quitter la ferme et toute sa ménagerie. Si les enfants de Mme Lermont l'eus-

sent écoutée, la moitié des journées se fût passée parmi les moutons ou les poulets ou bien encore à jouer avec les petits chats ou les jeunes chiens. Jeanne n'avait pas les mêmes goûts, mais Charles s'entendait très bien avec la fillette pour cela. Ce qu'il aimait surtout, c'était les oiseaux; chaque jour, il en apportait de nouveaux, achetés souvent aux petits paysans. Pierrots, pinsons, merles, bouvreuils, tout était bon ; il n'y regardait pas de si près ; tout l'argent qu'on lui donnait y passait.

— Bientôt, disait parfois Mme Lermont, toutes nos cages n'y suffiront plus ; il faudra faire construire une volière, et prendre une domestique de plus pour soigner tous ces oiseaux-là.

Cependant, le jeune garçon fut bon prince ; dès que le départ d'Alice fut décidé, il chercha une petite cage, mit dedans son plus beau pinson et en fit cadeau -à la fillette. La fermière, de son côté, lui arrangea dans un panier une belle poulette blanche, Mme Lermont joignit à tout cela une bourriche de ses plus beaux fruits. Les voya-

geuses s'embarquèrent donc un matin avec un chargement complet.

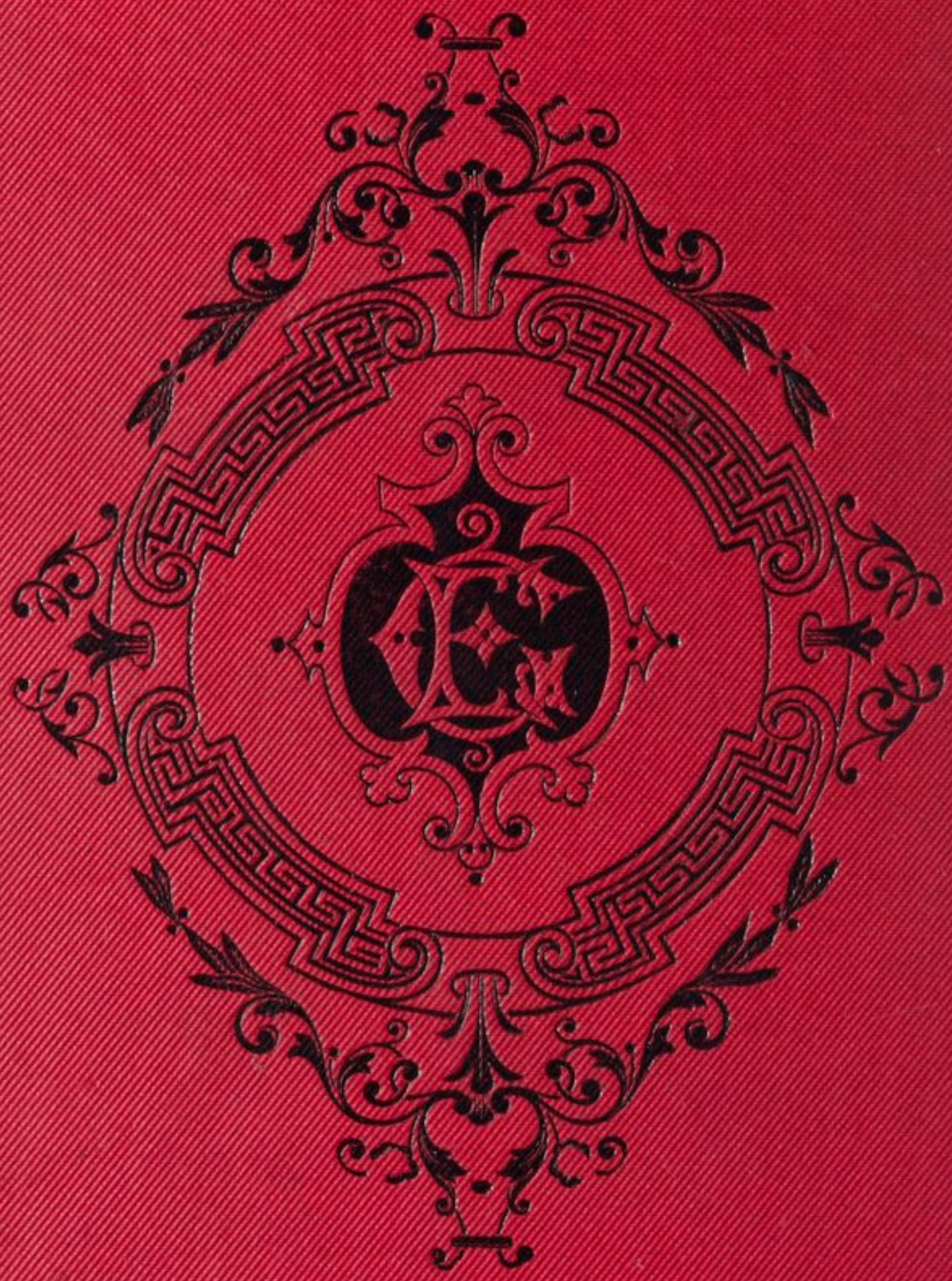
C'est ainsi que les mamans se donnent parfois bien de l'embarras pour faire plaisir aux enfants.

Toutes ces distractions aidèrent notre fillette à finir plus gaiement le temps des vacances ; puis le vilain mois d'octobre arriva. Adieu les flâneries, les parties de plaisir, les promenades, il fallut reprendre le chemin du pensionnat, où nous espérons qu'avec son vif désir de s'instruire, Mlle Pourquoi aura fait, cette année-là, de rapides progrès.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

TABLE

CHAPITRE Ier. — Le baptême d'Alice. — Projets d'avenir. — Pourquoi ? Toujours pourquoi ?. 1
— II. — La première poupée. — Une belle journée. 8
— III. — Une belle résolution. — Mademoiselle Caprice 16
— IV. — Pauvre Trotty ! — Les protégés d'Alice 26
— V. — L'éducation en famille. — Une histoire de singes. — Pourquoi les chiens ne parlent pas 33
— VI. — La dent de lait. — Un enfant courageux. 42
— VII. — Histoire du petit Maurice et de son chien. — D'où vient le nom de terre-neuve 51
— VIII. — La neige. — La petite marchande. . 61
— IX. — La petite Maria avait dit vrai. — Les suites d'une bonne œuvre. . . 68
— X. — La première lettre. — Les amies de pension. — Une grande entreprise. 75
— XI. — Maria devient savante. — Tentation. — La probité du pauvre. 83
— XII. — Une récompense méritée. — Les vacances à la campagne. 90
— XIII. — Promenade en bateau. — Dans les foins. — La fin des vacances . . . 100

7466-90. — Corbeil. Imprimerie Crété.